



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

COLLECTION
PALLAS

Anthologie
de la
Littérature Japonaise
des Origines au XX^e siècle

PAR

MICHEL REVON

Ancien professeur à la Faculté de droit de Tôkyô,
Ancien conseiller-légiste du Gouvernement japonais,
Chargé du cours d'histoire des civilisations d'Extrême-Orient
à la Faculté des lettres de Paris.

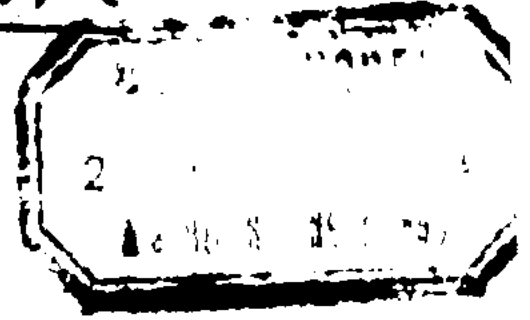


PARIS

LIBRAIRIE DELAGRANGE

15, RUE SOUFFLOT, 15

P. Roussel



ANTHOLOGIE
DE LA
LITTÉRATURE JAPONAISE

ANTHOLOGIE

DE LA

LITTÉRATURE JAPONAISE

DES ORIGINES AU XX^e SIÈCLE

PAR

MICHEL REVON

Ancien professeur à la Faculté de droit de Tôkyô,
Ancien conseiller-légiste du Gouvernement japonais,
Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1923

ALD
PL
782
.F1
R4
1923

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Ch. Delagrave, 1910.

ANTHOLOGIE

DE LA

LITTÉRATURE JAPONAISE

INTRODUCTION

Au lendemain des victoires qui révélèrent enfin leur puissance, les Japonais furent un peu surpris de voir cette fière Europe, qui avait méprisé leur évolution pacifique, admirer si fort leurs exploits guerriers. Ce que n'avaient pu faire ni l'antique beauté d'une civilisation deux fois millénaire, ni la sagesse d'une politique conciliante, quelques coups de canon l'accomplirent en un instant ; les lointains insulaires, si longtemps méconnus, furent subitement jugés dignes d'entrer dans le concert des nations civilisées ; et s'ils en conçurent une joie sincère, ils éprouvèrent aussi un certain étonnement. Mais, en dehors des gens dont l'enthousiasme naïf éveilla leur ironie, il y avait pourtant des hommes plus sérieux qui, à travers ces événements, devinaient un peuple doué d'une forte culture matérielle et morale, d'un génie original, d'un cœur profond : et ces observateurs réfléchis, ne pouvant guère trouver de lumières certaines en des ouvrages dont la masse toujours croissante multiplie surtout les contradictions, n'ont cessé de se demander ce que

valent, au juste, ces Japonais si diversement appréciés, quels sont les caractères intimes de leur esprit, comment ils sentent, comment ils pensent. Le seul moyen de le savoir, c'est d'étudier la littérature du Japon.

I

Cette littérature, une des plus riches du monde, est malheureusement écrite dans la plus difficile de toutes les langues existantes, et même en une série de langues successives dont la compréhension a exigé les efforts de plusieurs générations de philologues indigènes. C'est dire qu'aucun Européen ne saurait l'embrasser en entier. Mais, dans cette forêt immense, on a tracé des chemins, exploré de vastes domaines, étudié de plus près certains points particuliers. L'honneur en revient surtout à la science anglaise. Grâce aux travaux consciencieux des Aston, des Chamberlain, des Dickins, des Satow et d'autres chercheurs, auxquels il convient d'ajouter aussi quelques érudits allemands, à commencer par Rudolf Lange, bien des textes déjà ont pu être élucidés. D'autre part, à côté de ces monographies, l'histoire littéraire a été l'objet de divers exposés critiques, soit au Japon, avec MM. Haga, Foujioka et autres, soit même en Europe, où M. Aston ouvrit la voie, en 1899, avec son originale *History of Japanese Literature*, en attendant que M. Florenz publiât, en 1906, sa *Geschichte der japanischen Literatur*, plus complète. Mais, jusqu'à ce jour, on n'avait encore entrepris, dans aucune langue européenne, un recueil de morceaux choisis permettant de juger la littérature japonaise en elle-même, d'une manière directe, au moyen de textes assez nombreux et assez étendus pour laisser voir au lec-

teur, dans un déroulement général de cette longue série d'écrits, toute l'évolution esthétique de la pensée indigène. C'est l'objet du présent travail.

La littérature japonaise n'étant connue que d'un petit nombre de spécialistes, je ne pouvais m'en tenir, évidemment, à une simple collection d'extraits juxtaposés. Il fallait montrer le progrès du développement historique, l'enchaînement des divers genres littéraires, la place et l'influence des principaux écrivains. J'ai donc fait courir, au-dessus de cette rangée de textes, une sorte de frise où se succèdent, brièvement esquissées, les manifestations essentielles et les figures directrices du mouvement littéraire. De même que MM. Aston et Florenz, dans leurs histoires de la littérature japonaise, s'étaient vus obligés d'éclairer constamment leurs explications par des exemples, inversement, et pour le même motif, je ne pouvais donner mes textes sans des éclaircissements préalables. On trouvera donc, dans une série de notices placées en tête des morceaux cités, une sorte d'histoire littéraire en raccourci, que je me suis efforcé de rendre aussi concise et aussi claire que possible. Ça et là, j'ai insisté davantage, par des portraits plus étudiés ou par des extraits plus abondants, sur les écrivains les plus représentatifs de l'esprit national ou de quelque genre notable; et par contre, j'ai négligé bien des auteurs secondaires que je n'aurais pu que mentionner au passage, sans profit pour le lecteur. Quant au choix des morceaux, je me suis pareillement attaché à donner les plus typiques, c'est-à-dire non pas ceux qui, à première vue, me semblaient devoir plaire au goût européen, mais simplement ceux qui me paraissaient les plus conformes au génie indigène; et, lorsque j'ai eu des doutes sur ce point, les sélections déjà faites par les Japonais eux-

mêmes, soit dans telle vieille anthologie poétique, soit dans tels recueils modernes comme ceux de MM. Souzouki et Otchiaï ou de MM. Mikami et Takatsou, m'ont aidé à suivre la bonne voie.

Pour la traduction même des textes, je n'ai visé qu'à une exactitude aussi complète que possible. Tâche ardue : car d'abord, d'une manière générale, la langue japonaise est extrêmement vague et donne souvent lieu, pour un même passage, à toutes sortes d'interprétations; puis, pendant les douze siècles qu'a traversés la littérature nationale, cette langue a subi de telles transformations que les ouvrages anciens, qui comprennent justement les livres sacrés fondamentaux, les poésies les plus originales et tous les chefs-d'œuvre de l'âge classique, ne peuvent être compris des Japonais modernes qu'au moyen de commentaires postérieurs; si bien que les philologues européens ne s'en tirent eux-mêmes, pratiquement, qu'avec le secours de lettrés indigènes particulièrement versés dans la langue de telle ou telle époque. Même avec cette aide des morts et des vivants, la pensée des vieux auteurs demeure souvent incertaine, commentateurs et interprètes aboutissant constamment à des résultats contradictoires, qui exigent de longues vérifications; et quand enfin on croit tenir le sens, on ne sait comment rendre en français les nuances de l'expression japonaise. Néanmoins, j'ai essayé de donner des versions précises et serrées; dans certains cas, j'ai pu arriver, pour ainsi dire, à photographier la pensée indigène; et par exemple, mes traductions de poésies japonaises correspondent souvent au texte original mot pour mot, toujours vers pour vers. Mais pour obtenir ce résultat, j'ai dû mettre de côté tout amour-propre d'écrivain et sacrifier sans cesse, de propos délibéré, l'élégance à l'exactitude. On ne

peut exprimer la pensée japonaise, avec ses modes particuliers, ses mouvements, ses images intimement liées aux conceptions mêmes, par un système d'équivalents qui, en faussant tout l'esprit natif, ne donnerait plus une traduction, mais un travestissement à la française. Or, je voulais montrer comment pensent les Japonais, et le seul moyen d'y parvenir était de suivre leurs développements avec une fidélité scrupuleuse.

Cette méthode un peu minutieuse devait fatalement exiger un certain nombre de notes explicatives. La plupart des orientalistes qui ont traduit des documents japonais ont évité cet inconvénient par deux procédés également commodes : analyser, sans le dire, les passages trop difficiles à rendre ou à commenter, et paraphraser, sans l'annoncer davantage, ceux que le lecteur ne comprendrait pas tout de suite ; de telle sorte qu'entre ces transformations combinées, le texte disparaît. Quelques honorables exceptions ne font que mieux ressortir la généralité de ces pratiques détestables, qui, chose curieuse, sont encore plus répandues chez les traducteurs japonais. Ces derniers, en effet, n'hésitent guère à supprimer toute l'originalité des textes pour montrer leur propre connaissance des idiotismes étrangers, ou même à habiller leurs auteurs d'un complet européen, croyant ainsi les rendre plus présentables. Au risque d'ennuyer parfois le lecteur par des notes trop abondantes, j'ai voulu réagir ; on ne trouvera ici que des traductions littérales, accompagnées des éclaircissements qu'il faut. D'ailleurs, des notes nombreuses étaient indispensables pour élucider les écrits d'une civilisation si différente de la nôtre. La nature même, qui tient tant de place dans les préoccupations des Japonais, offre un monde de plantes et d'animaux qu'il était

nécessaire de faire connaître à mesure qu'ils apparaissent dans leur poésie. La culture nationale, avec sa vie matérielle particulière, avec sa vie sociale pleine de coutumes étranges, avec sa vie morale surtout, qui comporte une philosophie, une éthique, une esthétique parfois singulières aux yeux des Occidentaux, demandait, elle aussi, à plus forte raison, des explications perpétuelles. D'autant qu'un des traits essentiels de la littérature japonaise, impressionniste comme tous les autres arts du pays, consiste justement à procéder plutôt par allusions que par affirmations nettes et à laisser sans cesse au lecteur le plaisir de deviner les perspectives lointaines d'une pensée inachevée. Cependant, pour diminuer autant que faire se pouvait la part des notes au profit du texte, je me suis attaché à donner des documents qui s'éclairent les uns par les autres : par exemple, dès le début, un livre presque entier du Kojiki répond d'avance à toutes les questions mythologiques, de même qu'un peu plus loin la Préface du Kokinnshou annonce l'esprit et le sens de quelques centaines de poésies.

Quant à la transcription des mots japonais, je n'ai pas cru devoir suivre la notation usuelle de la Romaji-kwaï, « Société (pour l'adoption) des lettres romaines » qui rend ces mots par des voyelles italiennes et des consonnes prononcées comme en anglais. Rien de plus commode que ce système, auquel sont habitués tous les japonistes, à la fois pour l'auteur, pour les spécialistes qui, comme lui, ont coutume de s'en servir, et pour les lecteurs de langue anglaise. Mais ne faudrait-il pas songer un peu, aussi, au lecteur français en général ? Grâce à cette notation, reproduite aveuglément par la presse, la plupart des Français qui ont suivi, avec tant d'intérêt, les péripéties des dernières guerres ont appris

à prononcer de travers tous les noms d'hommes ou de lieux qu'elles illustraient. Dans un livre, il est vrai, on peut, tout en adoptant cette orthographe à l'anglaise, expliquer d'avance au lecteur comment il devra la retraduire en français. Mais à quoi bon lui imposer ce détour? C'est comme si, pour lui donner l'équivalence d'une mesure de longueur japonaise, on l'indiquait en yards, qu'il devrait changer en mètres. Mieux vaut aller droit au but. D'ailleurs, cette fameuse transcription, que tant d'érudits regardent comme intangible, n'est nullement exacte. Dans une consciencieuse *Etude phonétique de la langue japonaise*, préparée à Tôkyô et présentée, en 1903, comme thèse de doctorat à la Sorbonne, M. Ernest R. Edwards est arrivé à des résultats bien différents; et ses conclusions, fondées sur l'emploi du palais artificiel, du cylindre enregistreur, du phonographe, de tous les moyens dont dispose maintenant la phonétique expérimentale, ne peuvent qu'être admises, en dépit de l'ancienne orthodoxie. Par exemple, jusqu'à présent, un certain son japonais était rendu par le *j* anglais, prononcé *dji*; mais l'observation nous montre que ce son, en principe, correspond plutôt au *j* français; il est donc inutile de prendre ici l'intermédiaire trompeur de l'anglais pour enseigner aux Français un son que donne mieux leur propre langue. Pour ces raisons, tant pratiques que théoriques, j'ai adopté dans ce livre un système de transcription plus simple et plus scientifique tout ensemble. A l'exception de la diphtongue *ou*, pour laquelle j'ai gardé le *w* anglais qui aide à la distinguer des voyelles environnantes, c'est suivant l'usage de la langue française que doivent être prononcés tous les mots japonais des documents traduits ci-après.



II

Reste à mettre en lumière l'ordre que j'ai suivi pour la classification de ces documents.

L'histoire du Japon est dominée par deux grands événements qui transformèrent, dans une large mesure, les pensées et les sentiments de l'élite, et qui par conséquent marquent deux moments essentiels de l'évolution littéraire : c'est d'abord, surtout à partir du ^{vi}e siècle de notre ère, l'introduction de la civilisation chinoise ; ensuite, celle de la civilisation occidentale, au milieu du ^{xix}e. D'où trois périodes maîtresses qui, dans la littérature, correspondent à trois états de civilisation bien distincts : en premier lieu, le Japon primitif, avec sa culture spontanée ; en second lieu, l'ancien Japon, où la culture chinoise se superpose à la culture indigène ; en troisième lieu enfin, le Japon moderne, où la culture occidentale vient compléter les deux autres. Il semble donc qu'on pourrait distribuer les œuvres de l'esprit japonais sous ces trois catégories. Mais, d'une part, entre les deux premières, la ligne de démarcation n'est pas toujours facile à tracer, les productions de l'époque archaïque n'apparaissant qu'en des écrits du ^{viii}e siècle, qui eux-mêmes se rattachent plutôt, par leur contenu, à cette période antérieure ; et d'autre part, entre le Japon primitif, si vaguement délimité, et le Japon moderne, qui représente à peine un demi-siècle, l'ancien Japon, avec son immense étendue dans le temps et sa prodigieuse fécondité littéraire, offre toute une série de civilisations secondaires qu'il importe de distinguer. Le plus sage est de s'en tenir aux divisions traditionnelles que les Japonais eux-mêmes ont établies, et

de rattacher les diverses floraisons littéraires à sept grandes époques historiques, illustrées par autant de changements sociaux. Jetons un coup d'œil, à vol d'oiseau, sur cette histoire générale de la civilisation dans ses rapports avec la littérature, en attendant que chaque période successive nous amène à préciser davantage les détails de notre sujet.

I. — La première période est celle qui commence aux origines mêmes de l'empire et qui s'étend jusqu'au début du VIII^e siècle après Jésus-Christ. Le peuple japonais, formé sans doute d'un mélange d'immigrants continentaux et de conquérants malais, s'établit et s'organise peu à peu ; quelques siècles avant notre ère, un chef puissant, Jimmou, fonde sa capitale dans le Yamato ; d'autres empereurs lui succèdent, qui d'ailleurs changent sans cesse le siège du gouvernement ; et dans ces conditions primitives, où la cour même est pour ainsi dire nomade, la civilisation ne se développe qu'avec peine, jusqu'au jour où Nara devient le centre solide d'un véritable progrès social. Cette époque archaïque est cependant marquée par deux faits d'une importance décisive au point de vue littéraire : l'introduction de l'écriture, qu'ignoraient les Japonais primitifs, qu'ils reçurent de la Chine, avec bien d'autres arts, par l'intermédiaire de la Corée et qui, répandue chez eux depuis le début du V^e siècle, entraîna par là même l'étude des classiques chinois ; puis, cent cinquante ans plus tard, l'importation du bouddhisme, qui, après n'avoir été tout d'abord, au milieu du VI^e siècle, qu'une vague idolâtrie étrangère, obtint dès le VII^e siècle une influence plus sérieuse qui allait s'épanouir au grand siècle suivant. Les humanités chinoises devaient jouer au Japon le même rôle que, chez nous, la Grèce et Rome tout ensemble, et le bouddhisme était destiné à exercer sur le peuple japonais une

action encore plus profonde que celle du christianisme sur les nations d'Occident. Mais, en attendant, l'antique religion naturiste du pays, c'est-à-dire le shinntoïsme, conservait sa pureté primitive avec un soin d'autant plus jaloux qu'il lui fallait lutter contre un culte envahissant, et les classiques chinois n'avaient encore altéré en rien les caractères natifs de la race. Les seuls monuments littéraires que nous ait laissés cette période, à savoir des Chants primitifs et des Rituels sacrés, sont l'expression de ce génie national qui d'ailleurs, en s'assimilant avec art toutes les importations étrangères, devait conserver jusqu'à notre époque une puissante vitalité.

II. — La période suivante, qui répond au temps où Nara fut la capitale (710-784), et qui remplit en somme presque tout le ^{viii}e siècle, peut être appelée : le siècle de Nara. Lorsqu'on visite aujourd'hui, dans les montagnes du Yamato, les vestiges de cette illustre cité où, pour donner aux pompes de la nouvelle religion un cadre digne de leur splendeur, des artistes coréens enseignèrent à leurs confrères japonais tous les secrets de l'art bouddhique, depuis l'architecture des temples et des pagodes jusqu'aux moindres finesses de la statuaire en bois et de la peinture murale; lorsqu'on mesure la majesté de cette civilisation au colossal Bouddha de bronze qui en est resté comme la personnification grandiose; lorsqu'on s'imagine enfin le spectacle que devait dérouler, sous ses opulents costumes chinois, une cour éprise avant tout de somptueuses cérémonies, on comprend pourquoi, même au palais de Kyôto, les poètes ne cessèrent de soupirer en pensant à la gloire passée de leur ancienne capitale. Mais ce siècle, si brillant par ses arts, ne fut pas moins riche au point de vue littéraire. Inauguré par la fondation d'une première Université, dont les quatre facultés d'his-

toire, de littérature classique, de droit et de mathématiques répandirent très vite la science chinoise, il devait être marqué par un renouvellement des esprits; et de fait, nous assistons alors à un réveil simultané de la curiosité historique et du lyrisme. La prose de l'époque, représentée par des Édits solennels, par l'ouvrage capital qu'est le Kojiki et par des Foudoki descriptifs des provinces, offre en général plus d'intérêt dans le fond que dans la forme; mais la poésie arrive d'emblée à une perfection qui ne sera plus égalee et les vers du Manyôshou témoignent que, dans ce domaine, l'ère de Nara fut vraiment l'âge d'or.

III. — Cette civilisation atteint son apogée à l'époque classique, c'est-à-dire à partir du moment où Kyôto devient la capitale définitive (794), sous le beau nom de Héian-jô, « la Cité de la Paix ». Durant le ix^e siècle, le x^e et la première moitié du xi^e, la prospérité matérielle, la culture sociale et les raffinements de l'esprit se développent de concert. Les empereurs ont depuis longtemps abandonné la direction politique à l'ambitieuse famille des Foujiwara, qui bientôt, à son tour, néglige l'administration pour ne songer comme eux qu'à de délicats plaisirs. La cour est un lieu de délices, où les mœurs sont plutôt libres, mais où le luxe inspire les arts et où une douce indolence permet les rêves légers de la poésie. Tous les hôtes du palais, courtisans et dames d'honneur, sont des lettrés et des esthètes; quand ils ne sont pas occupés aux intrigues ordinaires d'une cour, ils passent leur temps à admirer des fleurs ou à visiter des salons de peinture, à échanger des vers spirituels ou à se disputer le prix de quelque concours poétique. C'est ainsi que, dès le début du x^e siècle, le Kokinshou reprend la longue série des anthologies officielles qui, peu à peu,

recueilleront pour les âges futurs les meilleures productions de chaque époque littéraire. En même temps, et par-dessus tout, on voit s'inaugurer tous les genres brillants où triomphe la prose japonaise : journaux privés, livres d'impressions, romans. Ce mouvement est favorisé, d'abord, par un rapide progrès de la langue nationale, désormais parvenue à son plein développement; puis, par l'invention de deux systèmes d'écriture, le katakana et le hiragana, qui, remplaçant l'absurde fatras de l'écriture antérieure, moitié idéographique et moitié phonétique, par deux syllabaires de quarante-sept signes abrégés ou cursifs, simplifient prodigieusement, pendant la période trop courte et dans le domaine trop restreint où ils tiennent lieu de caractères chinois, le travail des écrivains et l'effort des lecteurs eux-mêmes. Mais la principale cause de ce magnifique essor se trouve dans le milieu où il prit naissance. Aux alentours de l'an 1000, la cour d'Itchijô est le royaume des femmes d'esprit; la liberté d'allures que leur reconnaissait la vieille civilisation du pays s'accroît d'un rôle social d'autant plus important qu'elles le méritent par une finesse appuyée sur de solides connaissances; les érudits, péniblement occupés à de lourdes compositions chinoises, leur abandonnent le domaine proprement littéraire, où elles excellent tout de suite, et ce sont des femmes qui écrivent les plus grands chefs-d'œuvre nationaux. Par malheur, depuis le milieu du xi^e siècle, l'empire est déchiré par des luttes guerrières que n'a su prévenir un gouvernement civil trop faible; les clans des Taïra et des Minamoto se dressent contre les Foujiwara, puis, à leur tour, combattent pour la suprématie; la féodalité s'organise et se partage le pays. Aussitôt, décadence de la littérature, qui ne produit plus que des récits historiques médiocres. En 1186,

Minatomo Yoritomo établit à l'autre extrémité de l'empire le siège de son pouvoir militaire; bientôt il devient shôgoun : et l'époque de Héian s'achève dans les ténèbres où s'ouvre celle de Kamakoura.

IV. — Si le siècle de Louis XIV avait été suivi brusquement d'un retour à la barbarie, on aurait quelque idée du sombre moyen-âge qui succéda à la brillante culture de Kyôto. Sous Yoritomo et ses premiers successeurs, puis sous les régents Hôjô, qui, dès le début du ^{xiii}^e siècle, prennent la place des shôgouns comme ces derniers, après les Foujiwara eux-mêmes, avaient usurpé celle des empereurs, la classe militaire exerce tout le pouvoir effectif. Or, il est clair qu'un groupe qui ne songe qu'à la guerre ou aux moyens de la préparer ne saurait guère avoir d'ambitions intellectuelles. De plus, cet esprit guerrier engendra des pirateries sur les côtes de Chine et de Corée; d'où une interruption fréquente des rapports avec ces derniers pays, et par suite, l'abandon de ces études chinoises qui avaient tant fait jusqu'alors pour le progrès de la pensée nationale. Cependant, l'esprit littéraire ne disparut pas tout à fait, grâce aux moines bouddhistes, qui furent à peu près les seuls gardiens de la science durant ces temps troublés. La période de Kamakoura mériterait à peine d'être mentionnée dans l'histoire littéraire si, à côté de ses éternels récits de batailles, elles ne nous avait laissé un petit chef-d'œuvre : le livre d'impressions d'un ermite dégoûté de ce triste monde féodal. Lorsque Kamakoura, en 1333, fut réduite en cendres par un défenseur des droits impériaux, cette orgueilleuse capitale qui, dit-on, avait compté un million d'âmes, devint un simple village de pêcheurs; et si vous y allez faire aujourd'hui une petite méditation historique, vous pourrez remarquer que, de son ancienne splendeur, il ne ,

reste plus que deux monuments, qui résument tout : sur une colline écartée, le temple du dieu de la Guerre, et sur l'emplacement désert des édifices disparus, un immense Bouddha qui semble regarder à ses pieds la poussière de la gloire humaine.

V. — La période qui suivit la chute de Kamakoura fut marquée par l'ascension au pouvoir, puis par la domination complète d'une nouvelle lignée de shôgouns, celle des Ashikaga. Takaouji, fondateur de cette famille, avait d'abord aidé l'empereur à renverser les Hôjô; mais ensuite, il voulut recueillir leur succession et se proclama shôgoun lui-même. Déclaré rebelle, il triompha cependant et, en 1336, remplaça le souverain régnant par un empereur à sa convenance. D'où une scission, qui dura plus d'un demi-siècle, entre la cour du Sud (nanntchô), dynastie légitime qui erra en divers endroits du Yamato, et la cour du Nord (hokoutchô), dynastie illégitime soutenue par les shôgouns et installée à Kyôto. Lorsque enfin, en 1392, les deux dynasties furent réunies en la personne d'un partisan des Ashikaga par l'abdication de son rival, le pouvoir des shôgouns n'eut plus de limites et, désormais, le vrai centre de l'empire fut le palais qu'ils habitaient, à Kyôto, dans le quartier de Mouromatchi. Cette époque comprend donc elle-même deux périodes : au xiv^e siècle, celle de Nammbokoutchô; au xv^e siècle et durant la majeure partie du xvi^e, celle de Mouromatchi, qui, troublée à son tour pendant tout le dernier tiers du xvi^e siècle, devait s'achever, en 1603, par l'avènement d'une nouvelle famille de shôgouns. La période de Nammbokoutchô, essentiellement guerrière, ressemble étrangement par là même à celle de Kamakoura : d'une manière générale, progression de l'ignorance; et comme productions littéraires, encore des histoires de combats, rachetées

de nouveau par un curieux livre d'impressions que nous devons pareillement à un bonze. Sous la période de Mouromatchi, au contraire, la paix fait renaître bientôt une cour élégante et artiste. C'est le temps où triomphent, avec les cérémonies du thé, deux formes esthétiques, l'art des jardins et l'art des bouquets, qui resteront comme les créations les plus originales de l'art japonais en général. Mais, dans le champ de la littérature, qui demande une plus longue préparation, les heureux résultats de cette tranquillité ne pouvaient être aussi rapides; après trois cent cinquante ans de guerres continues, il fallait d'abord se remettre aux études; et c'est ainsi que la période de Mouromatchi, si brillante au point de vue artistique, ne fut guère illustrée, en ce qui touche les lettres, que par un seul genre nouveau, d'ailleurs tout à fait remarquable : celui des drames lyriques connus sous le nom de Nô.

VI. — Les Ashikaga s'étant laissés aller, comme avant eux les autres shôgouns et les empereurs eux-mêmes, à négliger les soins du gouvernement, la féodalité releva la tête et l'anarchie reprit de plus belle. En même temps, depuis la découverte du Japon en 1542, une nouvelle cause de troubles arrivait de l'extérieur avec les moines portugais et espagnols, dont les intrigues fournirent à certains seigneurs locaux l'occasion d'accroître encore le désordre. C'est alors qu'apparurent, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, trois hommes fameux qui reconstituèrent la centralisation politique : Nobounaga, un petit daïmyô qui réussit à soumettre la majeure partie du pays, déposa le shôgoun en 1573 et prit lui-même, à défaut de ce titre nominal, l'autorité effective; Hidéyoshi, un simple paysan, qui, devenu le principal lieutenant de Nobounaga, compléta d'abord son œuvre par de nouvelles vic-

toires sur les seigneurs, mais ensuite, égaré par une folle ambition, alla faire la conquête de la Corée et mourut au moment où il rêvait celle de la Chine; Iéyaçou enfin, un politique de génie qui, après avoir servi Nobounaga et Hidéyoshi, puis triomphé, en l'an 1600, du fils incapable de ce dernier dans une bataille décisive, se trouva le maître suprême, joignit à l'esprit organisateur d'un Napoléon la modération d'un sage chinois, sut dompter la féodalité, unifier l'empire, imposer l'ordre à l'intérieur, la paix avec l'extérieur, et fonda ainsi sur des bases solides ce grand shôgounat des Tokougawa qui allait donner au Japon deux siècles et demi de tranquillité profonde. La période qui s'étend de son élévation au pouvoir, en 1603, à l'abdication du dernier de ses successeurs, en 1868, est une des plus belles époques de la civilisation japonaise. Avec la paix, la prospérité matérielle est revenue, et, dans ce milieu favorable, la pensée va pouvoir reflourir. La capitale des Tokougawa, Édo, devient un centre brillant qui, de nouveau, attire vers l'est presque toute l'activité artistique et intellectuelle. Le trait dominant de cette époque féconde en idées et en travaux, c'est que la littérature s'y démocratise. Tandis qu'autrefois les auteurs n'écrivaient que pour une élite restreinte, maintenant ils s'adressent de plus en plus à la multitude, qui, de son côté, exige qu'on s'occupe d'elle. C'est que, grâce à un gouvernement éclairé, l'instruction s'est répandue dans le peuple; que, par l'effet du progrès économique, les classes laborieuses ont désormais plus d'argent pour acheter des livres, avec plus de temps pour les goûter; et enfin que l'imprimerie, connue des Japonais dès le ^{viii}^e siècle, mais développée surtout depuis la fin du ^{xvi}^e, est venue donner à ce mouvement son élan définitif.

Un autre caractère de cette littérature consiste dans sa vulgarité ; car en passant d'une fine aristocratie à une classe commerçante encore mal éduquée, les œuvres d'imagination sont tombées brusquement d'une société souvent très libre, mais toujours décente dans l'expression des idées les plus hardies, à une foule brutale qui réclame surtout une pâture pornographique. Tel est, en effet, le goût nouveau qu'indique désormais le roman, et qui apparaît aussi au théâtre. Mais, dans les classes élevées, qui ont gardé la délicate sévérité d'autrefois, auteurs et lecteurs maintiennent la dignité élégante des bonnes lettres, et, lorsqu'ils ne s'amuse pas à composer des épigrammes qui rappellent la Grèce antique, c'est dans les écrits de philosophes à la fois profonds et souriants qu'ils trouvent les plaisirs de l'esprit. La vie intellectuelle, d'ailleurs, devient alors plus intense qu'elle ne l'avait jamais été ; si le rêve bouddhique est en décadence, la morale virile des sages chinois obtient chaque jour plus de crédit ; et de cette influence chinoise, la littérature des Tokougawa tire une puissance toute nouvelle, jusqu'au jour où un groupe de penseurs nationalistes essaie, par une dernière réaction, de ressusciter le vieux shinntoïsme et prépare ainsi, avec la chute de l'ancien régime, la restauration du pouvoir impérial.

VII. — C'est alors le Japon moderne qui se révèle et qui, soudainement, grandit sous nos yeux, depuis la révolution de 1867 jusqu'à l'heure présente : c'est, sous la commotion du danger extérieur, l'organisation précipitée d'une centralisation plus ferme et plus efficace ; la décision si sage, prise par les hommes d'Etat du « Gouvernement éclairé », de renoncer à tout ce vieux Japon qu'ils aimaient pour faire face à des nécessités imprévues,

d'adopter sans retard les institutions de l'Occident pour se protéger contre l'Occident lui-même, et, puisqu'il le fallait, de s'armer à l'européenne, d'acquérir tous les secrets, toutes les ressources qui faisaient la force de l'étranger; enfin, c'est le mouvement spontané, l'élan de la nation qui, après quelques années de défiance et d'attente, s'intéresse comme ses chefs à la civilisation occidentale, la juge bienfaisante à certains égards, au moins dans le domaine matériel, et finit par prendre goût à ses idées elles-mêmes : le vieux Japon s'empare de ces choses européennes comme le Japon primitif s'était saisi des richesses chinoises, avec la même aisance et la même souplesse, et, pour la seconde fois, une culture étrangère s'incorpore à la civilisation nationale, qu'elle vient compléter sans l'abolir. Rien de plus curieux, assurément, que la littérature issue de cette évolution générale; car cette fois, c'est notre propre génie que nous voyons en contact avec l'esprit de la race; et dans les milliers d'essais philosophiques ou moraux, de romans, d'œuvres de critique ou de fantaisie qui chaque année sortent des presses, dans les polémiques habituelles des grandes revues et des journaux, dans les traductions mêmes qui, souvent, sont d'ingénieuses adaptations d'une conception anglaise, française ou allemande au goût indigène, nous pouvons suivre à loisir l'ardente mêlée de toutes les idées shinntoïstes, bouddhistes, confucianistes, chrétiennes, positivistes et autres qui, dans la morale comme dans la pensée pure, se disputent l'âme du pays. Mais ce renouvellement à l'européenne, comme la transformation à la chinoise qui avait marqué le temps des Tokougawa, n'est presque plus de la littérature japonaise; la beauté de la forme, qui, à l'époque classique, avait atteint du

premier coup une perfection souveraine, ne l'a plus retrouvée depuis ; et si l'on veut chercher une page contemporaine qui rappelle encore le vrai génie d'autrefois, c'est bien plutôt dans quelque brève poésie, composée par un fidèle de l'ancienne langue, qu'on pourra découvrir ce dernier vestige d'une littérature finie depuis bientôt mille ans.

Quel sera l'avenir de l'art littéraire au Japon ? La langue actuelle, alourdie par d'innombrables mots chinois, ne fait guère présager l'apparition future d'un beau style, à moins que les Japonais ne se décident, suivant le conseil de quelques-uns de leurs meilleurs savants, à rejeter leur absurde écriture pour adopter le système phonétique qui favoriserait un retour à la pure langue nationale. Mais ce qui est certain, d'une manière plus générale, c'est que leur fécondité littéraire dépendra surtout du point de savoir s'ils pourront désormais jouir d'une longue paix. Rien de plus évident, pour qui considère les choses en les jugeant d'après le passé. Si l'on trace, en effet, à travers les sept périodes qui viennent d'être esquissées, une sorte de courbe des valeurs, on peut observer que cette ligne, qui, des temps archaïques, s'élance presque verticalement à la poésie superbe de Nara, puis, plus haut encore, à la prose de « l'âge de la Paix », où elle se maintient au point culminant durant plus de deux siècles, tombe aussitôt après, par une série de chutes qu'interrompent à peine de légers relèvements, d'abord avec le succès de la caste militaire à Kamakoura, puis avec les discordes intestines de Nammbokoutchô, baisse encore, après un essor trop court à l'époque de Mouromatchi, pour atteindre son point le plus bas sous Hidéyoshi, qui fut un grand général, mais qui savait à peine écrire et qui ne pouvait même pas trouver autour de lui des gens capables de négocier.

cier avec cette Corée qu'il avait conquise, tandis que, durant la longue paix instaurée par Iéyaçou, et en dépit de l'écrasement causé par la lourde érudition chinoise, une hausse remarquable se produit, bientôt suivie, sous l'ère troublée de Méiji, d'une vague ondulation déclinante et indécise. Une telle évolution contient un enseignement trop clair pour qu'il soit besoin d'y insister.

Mais, pour que le Japon puisse avoir cette paix qui seule peut lui promettre, avec la prospérité économique, un nouveau triomphe de ses arts, il faut que les nations d'Occident renoncent aux interventions lointaines qui, après avoir violé sa solitude séculaire et humilié son légitime orgueil, lui ont imposé ses armements et l'ont jeté dans deux terribles guerres. Or, chez nous, après avoir longtemps refusé de prendre les Japonais au sérieux, on s'est mis tout d'un coup à les considérer comme de dangereux conquérants; du genre chrysanthéma-teux, on est passé brusquement à un style mirli-tonesque; et l'on oublie que, depuis Iéyaçou jusqu'aux premières menaces américaines, ce peuple fut fidèle à une politique fondée sur le plus profond amour de la paix. Il faut que nous le comprenions mieux, et c'est à ce point surtout que j'ai pensé en écrivant le présent ouvrage; car la littérature serait vraiment peu de chose si elle ne pouvait servir à des fins plus hautes. Qu'on parcoure ces pages où les Japonais se montrent eux-mêmes tels qu'ils sont, avec leur cœur généreux et sensible, leur esprit fin et enjoué, leur caractère ami de la nature, des élégances sociales, de l'érudition, des arts, de tout ce qui peut charmer une race très civilisée, et l'on estimera sans doute que, s'ils diffèrent de nous par mille détails secondaires, ils représentent pourtant la même humanité.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

lieu. C'est ainsi que cet auguste souverain est appelé aussi le Prince de la Plaine des chênes¹,

B. SÔSHI

LE TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

Des deux périodes les plus stériles qu'ait connues la littérature japonaise, celle de Kamakoura et celle de Nammbokoutchô, la première nous avait offert pourtant, avec Kamo Tchômei, une figure intéressante : la seconde nous présente aussi, en la personne du bonze Kennkô, un écrivain original, dont le *Tsouré-zouré-gouça* vient par bonheur compenser l'ennui des éternels récits de guerre de l'époque et nous apporter, après le Makoura no Sôshi et le Hôjôki, un troisième zouïhitsou, digne de ses devanciers.

Kennkô naquit en 1288, de la vieille famille des Ourabé², qui prétendait se rattacher, par le prince Foujiwara no Kamatari³, au dieu Koyané lui-même⁴. Son père, Ourabé Kanéaki, était desservant du temple shinntoïste de Yoshida, près de Kyôto. Appelé d'abord Kanéyoshi, notre auteur prit plus tard le nom de Kennkô, lorsqu'il passa au bouddhisme. D'où ses divers noms de Yoshida Kanéyoshi ou Yoshida Kennkô, en raison de son bourg natal; de Kennkô Hôshi, « le bonze Kennkô »; et enfin, de Kennkô, tout court. Dans sa jeunesse, le futur religieux nous apparaît comme un esprit curieux d'études variées, épris des doctrines de Lao-Tseu aussi bien que de la poésie japonaise, mais plutôt mondain, heureux de faire son chemin à la cour et de devenir, sous les auspices de l'ex-empereur Go-Ouda⁵, un brillant officier de la garde. Mais, à la mort de son protecteur, changement subit : à quarante-deux ans, la tonsure,

1. Voir p. 70. — Tchikafouça analyse ensuite, avec la même sécheresse, les règnes suivants, en se plaçant toujours au point de vue généalogique qui doit lui permettre d'établir la légitimité de la dynastie méridionale.

2. Voir p. 32, n. 2.

3. Nakatomi no Kamatari (614-669), qui, le premier, reçut de l'empereur Tenntchi le nom de Foujiwara.

4. Voir au Kojiki, XVI, ci-dessus, p. 47,

5. 1275-1287; mort en 1324.

et désormais, série de voyages ou de séjours en des lieux éloignés, sauf quelques brefs retours à la capitale. Était-ce dégoût du monde devant la perte d'un maître qui était à la fois un ami et un soutien, ou désir d'échapper, sous le vêtement religieux, à des représailles possibles du parti qui arrivait aux affaires? La psychologie fuyante de notre auteur ne permet guère de décider ce point. Sa situation était d'ailleurs difficile, entre la cour du Sud, qui avait gardé ses préférences, et la cour du Nord¹, qui l'appelait à Kyôto pour des réunions littéraires auxquelles le premier des « Quatre rois célestes² » pouvait malaisément se dispenser de venir. Il eut du moins le mérite, à l'heure de sa mort (1350), de refuser les suprêmes présents de la dynastie qu'il regardait comme illégitime, et qui lui fit d'ailleurs les funérailles solennelles que méritait un homme de sa valeur³.

Pourtant, Kennkô reste un mystère. Fut-il un bonze sérieux ou un terrible sceptique? Sur ce point essentiel, les critiques indigènes n'ont jamais pu se mettre d'accord. Les uns le tiennent pour un saint homme, d'une piété tout à fait sincère. Pour d'autres, à commencer par Mourô Kyouchô⁴, il fut un mauvais prêtre; et à l'appui, on invoque surtout, d'abord, une vieille histoire du Taiheiki⁵, où Kennkô est accusé d'avoir servi un adultère en écrivant les lettres d'amour que Kô no Moronao adressait à la femme d'Enya Takaçada⁶; puis, un passage du

1. Représentée par l'empereur Kômyô, celui qui, en 1336, fut proclamé empereur par Takaouji et qui, l'année suivante, donna le titre de shôgoun à ce premier des Ashikaga.

2. *Shi-Tennô*, expression empruntée à la mythologie hindoue (où le monde est protégé contre les démons par quatre dieux dont chacun garde un des points cardinaux), et appliquée notamment aux quatre rois du pauvre royaume qu'était la poésie du temps de Kennkô, à savoir Kennkô lui-même et trois autres bonzes : Ton-a, Jôbenn et Kéioun.

Comme exemple des poésies de Kennkô, en voici une, tirée de son recueil personnel (v. p. 233, n. 1), qui pourra servir du même coup à montrer la souplesse de son caractère :

Je dois me consoler,
Pensant avec résignation, hélas!
Que c'est l'ordinaire (du monde),
Puisque ce monde n'est pas
Pour moi seul.

3. Il reçut le titre posthume de *gon-sôzu*, vice-évêque. Comp. p. 184, n. 2.

4. Voir ci-dessous, p. 336.

5. Voir plus haut, p. 267.

6. Histoire rendue fameuse par le mélange qu'en firent, avec celle des Quarante-sept fidèles, Tchikamatsou Monnzaémon et Takéda Izoumo (ci-dessous, p. 414, n. 3).

Enntaïréki¹, d'après lequel Kennkô sexagénaire aurait séduit, sous couleur de lui donner des leçons de poésie, la fille de Tatchibana no Naritada, gouverneur d'Iga. Mais le Taïhêiki, toujours si romanesque, n'est pas une autorité; les suppositions du Enntaïréki semblent détruites par ce fait que le gouverneur lui-même voulut avoir Kennkô pour l'assister à son lit de mort; et quant à Mourô Kyouchô, il haïssait trop les bonzes pour vérifier ces racontars. A défaut d'indications extérieures, il faut consulter l'ouvrage lui-même.

Tsouré-zouré-gouça peut se traduire par : « Variétés des moments d'ennui. » C'est un fouillis de réflexions, d'anecdotes et de maximes jetées pêle-mêle sur le papier, durant cinq ou six années, aux alentours de 1335. Kennkô ne semble pas avoir songé à les publier; c'est seulement après sa mort que son ancien disciple, Myôshô Marou, apporta les précieuses feuilles au fin lettré Imagawa Ryôshoun, qui s'empressa de les faire paraître, en donnant pour titre à ces essais les premiers mots de leur début² et en les divisant en 243 chapitres. Dans un tel écrit, il serait bien inutile de chercher, comme ont fait certains commentateurs, quelque exposé sectaire du bouddhisme ou du taoïsme³; mais on y peut trouver, avec les résultats d'une large expérience humaine, d'utiles renseignements sur le caractère moral de l'auteur. Or, à parcourir cette œuvre riche d'impressions et de confessions sincères, on rencontrera des passages que les critiques ont interprétés dans le sens le plus défavorable à Kennkô. On l'a traité d'ivrogne pour avoir parlé du saké en des termes qui ne sont pas ceux d'un pur abstinent⁴; mais où est, chez nous, l'honnête curé dont le cœur ne soit réjoui à la vue d'une vieille bouteille? On l'a traité de débauché pour avoir parlé de la femme et de ses dangers avec des expressions trop lyriques⁵; mais, devenu chaste, il avait bien le droit de se souvenir qu'il ne l'avait pas toujours été, et ce n'est d'ailleurs pas avec de la prudence qu'on peut se faire écouter de la jeunesse. On l'a traité d'être déplaisant pour avoir trop franchement avoué son mépris du mariage et son peu de goût pour les enfants⁶; mais quoi de plus logique chez qui a fait profession

1. La « Grande chronique » du daïjinn Nakazono (sono=enn) Kimikata (1279-1349).

2. *Tsouré-zouré narou mama ni...*, « Comme j'ai des moments d'ennui... ». Voir plus bas, p. 278.

3. Le système de Lao-tseu, fondé sur l'idée du *Tao* (Loi de l'univers).

4. Voir ci-dessous le chap. I^{er}, dernière phrase (qui d'ailleurs a son correctif au chap. CXVII, n° 4), et surtout la fin du chap. CLXXV.

5. Chap. III, VIII, IX; et comp. le chap. CVII.

6. Chap. VI, LXXII, CXLII, CXG.

de célibat? En tout cela, l'homme et le moine se combinent pour former un type de vieux garçon assez sympathique, et qui le devient plus encore lorsqu'on médite à loisir les pensées et les conseils, d'une si intime sagesse, qui remplissent la majeure partie de son écrit¹. En somme, pour qui rapproche sa vie et son livre, Kennkô ne fut ni un Tchômei, ni un monstre : il fut un homme du monde qui, même dans la vertu, conserva un certain cynisme. Le plus grave reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir été trop souple, trop habile à louvoyer entre plusieurs politiques, trop porté à ne jamais contrarier les sentiments ou les idées d'autrui et à ménager toutes choses². A tous ces points de vue, son nom même est un symbole : lorsqu'il voulut prendre un nom bouddhique, il garda les deux caractères chinois qui composaient son nom laïque, se contentant d'en changer la prononciation antérieure³ : de sorte qu'en Kennkô, Kanéyoshi subsista toujours.

Le Tsouré-zouré-gouça est un de ces écrits originaux, si rares dans toutes les littératures, qui méritent une étude plus attentive que maints gros ouvrages prétentieux. Je vais donner, d'abord, une traduction suivie des premiers chapitres, puis quelques passages choisis, ça et là, parmi les plus caractéristiques, dans les chapitres ultérieurs.

TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

LIVRE PREMIER⁴

Comme j'ai des moments d'ennui, toute la journée, en face de mon écritoire, je note, sans raison particulière, les bagatelles qui me passent par l'esprit : ce qui est, en vérité, une chose étrangement amusante.

1. Plus de 150 chapitres, dans un ouvrage qui en compte moins de 250.

2. C'est l'opinion de M. T. Ishikawa, professeur à l'École supérieure de Tôkyô, dans son *Étude sur la littérature impressionniste au Japon*, thèse de doctorat présentée à l'Université de Paris, 1909 (voir p. 69 et suivantes).

3. Ces caractères, prononcés à la chinoise, ne devenaient pas un vrai nom bouddhique, mais ils en avaient l'air.

4. L'ouvrage se compose de deux volumes (chap. 1 à 113 et 114 à 243).

I

Les hommes, naissant en ce monde, envient bien des choses. L'auguste trône du mikado est vraiment respectable; et même la dernière feuille du Jardin de Bambous n'est pas de semence humaine¹. L'aspect du premier ministre, sans contredit, et celui même des fonctionnaires autorisés à avoir des gardes, sont imposants; leurs enfants et petits-enfants, fussent-ils dans la misère, conservent leur élégance. Les gens de la classe vulgaire, profitant de la fortune, rencontrent une bonne chance et paraissent contents; mais ils n'en sont pas plus estimables².

Nul n'est plus malheureux qu'un bonze. Parmi les autres hommes, « on en fait aussi peu de cas que d'un simple bout de bois », écrit Sei Shônagon³; et avec raison. Cette condamnation énergique n'est cependant point parfaite. Les hommes qui ont entièrement renoncé au monde peuvent être plus heureux qu'on ne croit.

Les hommes désirent avoir un bel extérieur. Si quelqu'un dit des choses agréables à entendre, avec grâce et sans trop parler, on aime à rester en sa présence; mais les gens qui, avec une jolie apparence, ont un caractère inférieur, sont vraiment déplorables. La grâce et l'aspect extérieur sont deux choses qu'on tient de naissance; mais pourquoi ne pourrait-on pas rendre le cœur de plus en plus sage? Cependant, les hommes qui ont bon cœur, s'ils n'ont pas d'esprit, semblent perdre leurs qualités et sont méprisés même du vulgaire. Ce qu'on doit rechercher, c'est le chemin de la véritable science, des classiques chinois, de la poésie japonaise, de la musique, des anciennes coutumes, des affaires publiques; dans toutes ces connaissances, devenir le miroir des hommes⁴, tel doit être notre désir. Au demeurant, avoir une écriture

1. L'expression « Jardin de Bambous » désigne, en souvenir d'un empereur chinois qui fit construire un palais dans un jardin ainsi planté, la famille impériale, dont les moindres princes apparaissent comme des êtres surhumains.

2. Le culte des Japonais pour les vieilles familles leur a toujours fait mépriser les parvenus.

3. Voir plus haut, p. 201.

4. Servir d'exemple aux autres.

élégante et rapide, une belle voix, savoir bien chanter, et n'être pas un abstentionniste¹, voilà ce qui convient à l'homme.

II

Oubliant les leçons des anciens sages et les malheurs du peuple, oubliant la décadence du pays, ne songer qu'à briller en toutes sortes de choses et à en tirer vanité, c'est vraiment regrettable. « Comme vêtements, comme chapeau, comme voiture, employez ce que vous avez : ne recherchez pas les choses d'apparat; » ainsi s'exprime le testament du seigneur Koujô². Et dans le livre où il décrit les choses du Palais, l'ex-empereur Jountokou³ dit : « Pour le mikado, les choses les plus simples sont les meilleures. »

III

Bien que fort distingué à d'autres égards, un homme qui n'aime pas les femmes est insipide : telle une coupe à saké de pierre précieuse, sans fond. Mais, sous les atteintes de la rosée et de la gelée, errer à l'aventure, avoir le cœur sans cesse préoccupé d'échapper aux conseils des parents et aux reproches du monde, être toujours inquiet et souvent, seul, ne pouvoir dormir, voilà qui est amusant⁴ ! Avoir l'estime d'une femme sans être follement épris d'elle, tel est le juste milieu qu'il faut désirer.

IV

Ne pas oublier les choses de la vie future, suivre la voie des Hotoké⁵, c'est à quoi nous devons tendre⁶.

1. *Ghéko*, « porte inférieure », par opposition à *jôko*, buveur, « porte supérieure », en souvenir, dit-on, d'une maison de plaisance, en Chine, où l'on mettait en haut, c'est-à-dire à l'étage le plus frais, les gens qui aimaient à boire, et en bas, à l'étage le plus chaud, les hommes sobres.

2. Koujô Moroçoukê, d'une branche cadette des Foujiwara, premier ministre sous Mourakami (947-967). C'est l'ancêtre de la princesse Sadako, qui, ayant épousé en 1900 le prince héritier Yoshihito, est devenue en 1912 impératrice du Japon.

3. Voir p. 236, n. 2. L'ouvrage cité est le *Kimmpî-Shô*, « Abrégé des choses cachées (coutumes intimes) du Palais ».

4. Kennkô se moque des jeunes gens, avec une certaine indulgence.

5. C'est-à-dire, surtout, du Bouddha lui-même.

6. On voit que les chapitres du Tsouré-zouré-gouça sont de lon-

V

Sans être de ceux qui, plongés dans le malheur et la tristesse, se décident tout à coup à quitter le monde et se rasant la tête, fermer tranquillement sa porte et passer ses jours sans rien attendre, quoi de plus agréable! Comme disait le tchounagon Akimoto¹, il faut « voir la lune des montagnes, sans être exilé »; je suis de cet avis.

VI

Sachant bien que je ne suis nullement extraordinaire, à plus forte raison ne voudrais-je pas avoir d'enfants. Le premier ministre Koujô², le ministre de la gauche de Hanazono³ ne désiraient de postérité ni l'un ni l'autre. Le ministre de Somédono⁴ disait : « Mieux vaut n'avoir pas d'enfants : il est trop pénible d'avoir des enfants peu intelligents. » Ceci se trouve dans le récit du vieillard Yotsoughi⁵. Le grand prince Shôtokou⁶, quand il fit bâtir son propre tombeau, coupa tous les chemins qui y conduisaient, afin que ses descendants n'y apportassent point d'offrandes.

VII

Sans disparaître comme la rosée de la plaine d'Adashino⁷, sans se dissiper comme la fumée de la montagne Toribé⁸, si on pouvait rester en ce monde éternellement, comment comprendrait-on la tristesse des choses? La vie nous est chère parce qu'elle est incertaine. Pourtant, si

gueur fort inégale : tantôt plusieurs pages, tantôt, comme ici, une ou deux lignes.

1. Qui, après la mort de son maître, l'empereur Go-Itchijô (1036), se fit bonze et prit sa retraite sur le mont Oh-hara.

2. Koujô Korémitchi, des Foujiwara, premier ministre sous Go-Shirakawa (1156-1158).

3. Minamoto no Arihito, ministre sous l'empereur Toba (1108-1123), ainsi appelé du nom du palais qu'il habitait.

4. Surnom analogue de Foujiwara Yoshifouça, ministre sous l'empereur Séiwa (859-876).

5. C'est-à-dire dans le Oh-Kagami (voir p. 229).

6. Shôtokou Taïshi, le fameux promoteur du bouddhisme (572-621).

7. Un cimetière près de Kyôto.

8. Où on pratiquait la crémation, à l'est de la capitale.

nous considérons les êtres vivants, nul ne dure plus longtemps que l'homme. L'éphémère n'atteint pas le soir; la cigale de l'été ne connaît ni le printemps ni l'automne. Il est agréable et aisé de passer une année sans rien faire. Si l'on s'attache beaucoup à la vie, mille ans s'écouleront comme le songe d'une nuit. Mais dans ce monde passager, à quoi bon laisser notre vilaine figure? Quand on vit longtemps, on n'en a que plus de honte. Il serait bon de trouver la mort avant quarante ans, tout au plus. Après cet âge, on n'a plus le cœur d'être honteux de sa vilaine figure. On se met en avant dans toutes les réunions, on se vante de ses enfants et de ses petits-enfants, on désire la longévité pour assister aux succès qui leur sont promis; on devient avare en toutes circonstances, sans penser à la tristesse des choses : c'est méprisable.

VIII

Rien n'égare le cœur des hommes de ce monde autant que la passion charnelle. Le cœur de l'homme en est ridicule. Bien qu'on sache que le parfum n'est qu'une chose empruntée, un encens dont on a imprégné les vêtements pour un temps très court, cependant le cœur bat plus fort lorsqu'on sent l'odeur exquise. L'ermite de Koumé¹, voyant la jambe blanche d'une femme qui faisait la lessive, en perdit son pouvoir surnaturel; et cela se conçoit : car l'apparence élégante et potelée des bras, des jambes et de la peau n'est pas une qualité étrangère.

IX

C'est la belle chevelure d'une femme qui attire les yeux des hommes². L'aspect de la personne, son caractère peuvent être connus rien qu'en l'entendant parler à travers quelque chose intermédiaire³. En toute occasion, par son état même⁴, elle fascine le cœur des hommes. Quand

1. Nom d'un village, en Izoumi, où était né ce *seminn*. D'après la légende à laquelle notre auteur fait allusion, l'ermite de Koumé, grand magicien, était installé sur un nuage, quand la distraction qu'il se permit le fit choir lourdement sur le sol.

2. Comp. ci-dessus, p. 190, n. 1.

3. Par exemple, à travers une cloison; en tout cas, sans la voir.

4. Sans qu'elle fasse rien pour cela, sans le vouloir.

une femme s'est montrée aimable, on ne dort plus, on ne pense plus à soi-même, on supporte patiemment les choses les plus insupportables; c'est le résultat de la concupiscence. Cette passion a des racines profondes, des sources lointaines. Nombreuses sont les voluptés des Six poussières¹ : on peut cependant s'en délivrer; seule, la concupiscence ne peut être écartée. Vieux et jeunes, sages et sots, y sont également pris. C'est pourquoi l'on dit² qu'avec des cordes tressées en cheveux de femme, l'énorme éléphant peut être aisément lié, et qu'avec un sifflet taillé dans un sabot de femme, le cerf de l'automne est fatalement attiré. Il faut donc redouter cette fascination et s'en garder, (en luttant) contre soi-même.

X

La convenance de l'habitation est fort appréciable, bien qu'il ne s'agisse pour nous que d'un séjour temporaire. Dans la demeure d'un honnête homme, qui a une habitation paisible, la couleur de la lune semble entrer avec plus de perfection que dans les autres maisons. Pas trop neuve ni trop brillante, avec l'ombrage de vieux arbres touffus, les plantes du jardin sans trop d'artifice, les nattes du seuil et la haie de bambous s'harmonisant bien, les meubles à l'intérieur ayant comme un goût d'antiquité, cette maison inspire le respect pour celui qui l'habite.

Des meubles polis par de nombreux artisans qui s'y sont brisé le cœur, des meubles rares et précieux de Chine et du Japon, disposés en grand nombre, les arbres du jardin travaillés d'une manière forcée, tout cela dégoûte les yeux qui le regardent; c'est méprisable. Et pourtant, ceux qui habitent là pourront-ils y rester longtemps? Eux aussi doivent se dissiper comme la fumée, dans un instant! Au premier coup d'œil, voilà ce que je pense.

En général, d'après l'habitation, on peut deviner bien des choses. Le ministre du Go-Tokoudaïji³ faisait met-

1. *Rokoujinn*; à savoir, la couleur, la voix, le parfum, la saveur, le toucher et l'intelligence.

2. Dans le *Dai-itokou-kyô* (Livre de la Grande Puissance).

3. Foujiwara no Sanécada (p. 131).

tre des cordes sur le toit de son palais, pour écarter les milans. Ce que voyant, Saïghyô¹ : « Qu'importe si des milans viennent se poser sur un toit ? Le cœur de ce seigneur est visible ! » Et désormais, il n'alla plus chez lui. L'autre jour, sur le toit du palais d'Ohçaka, où réside le prince d'Aya no Koji², on avait mis des cordes, et je me rappelais cette histoire. Mais, en réalité, le prince avait eu pitié des grenouilles de l'étang, qu'attaquaient les corbeaux en s'assemblant sur le toit : c'est ce qu'on m'expliqua ; et je trouvai qu'il avait raison. Peut-être le ministre du Go-Tokoudaiji avait-il eu un motif semblable.

XI

Au mois sans dieux³, passant par l'endroit qu'on appelle la Plaine de Kourouçou, j'entrai dans un certain village. En cheminant par un sentier couvert de mousses, je trouvai une chaumière tranquille. Personne n'y venait faire visite, sinon l'eau qui tombait goutte à goutte d'une conduite ensevelie sous les feuilles des arbres. Sur l'autel domestique⁴, on avait offert des chrysanthèmes et des rameaux d'érable. « Quelqu'un demeure donc ici : quel bonheur d'y vivre ! » Tandis que, pensant ainsi, je continuais à regarder, j'aperçus dans le jardin, d'un autre côté, un grand oranger dont les branches ployaient. L'arbre était rigoureusement entouré de clôtures. Alors la chose perdit sa valeur pour moi⁵, et j'aurais bien voulu que cet arbre n'existât pas !

1. Voir p. 133, n. 2.

2. Le prince Jôé, treizième fils de l'empereur Kaméyama (1260-1274).

3. *Kami-na-zouki*, le 10^e mois, ainsi appelé, suivant l'interprétation traditionnelle, parce qu'à ce moment tous les dieux du pays se rendaient en Izoumo, au Grand-Temple de Kizouki (centre du culte d'Oh-Kouni-noushi : voir au Kojiki, ci-dessus, p. 52 et suivantes). Il est d'ailleurs possible que *kami-na-zouki* soit simplement une forme abrégée de *kami-namé-zouki*, et qu'il signifie « le mois de la divine gustation » (ci-dessus, p. 23, n. 3).

4. L'*akadana* (voir p. 258, n. 1).

5. Cette clôture lui ayant rappelé tout à coup qu'aucun endroit n'échappe à l'esprit de convoitise.

XII

Avec un homme ayant le même cœur que moi, tranquillement causer de choses amusantes ou des tristesses de la vie, et parler en toute franchise, voilà ce qui serait agréable. Mais comme un tel homme n'existe pas, si quelqu'un est devant moi, qui ne veut pas me contredire, il me semble que je suis seul. En échangeant des pensées sincères, on peut passer les moments d'ennui à converser en discutant des questions diverses. Mais si l'interlocuteur ne parle que de choses frivoles, il n'y a guère de profit à en tirer.

XIII

Sous la lueur de la lampe, seul, ouvrant les écrits, avoir comme amis les hommes de la vie passée, voilà l'occupation qui me console le plus. Pour la poésie, les livres mélancoliques du Monnzenn¹, le recueil des poèmes de Hakou Rakoutenn²; puis, les paroles de Rôshi³, les volumes de Nannka⁴; et les divers écrits laissés par les savants de ce pays⁵ : dans tous ces livres anciens, que de choses précieuses !

Les chapitres xiv à xviii nous donnent ensuite les réflexions de Kennkô sur la musique et sur quelques autres sujets.

XIX⁶

Les transitions et changements des saisons, en toutes sortes de choses, sont intéressants. Pour la mélancolie des choses, l'automne est supérieur : c'est l'avis de tout le monde⁷. Mais ce qui renouvelle et réjouit le cœur,

1. Très vieux recueil de poésies chinoises, en treize volumes.

2. Voir p. 207, n. 5.

3. De Lao-Tseu.

4. Les 33 volumes que le philosophe chinois Sôshi avait composés sur la montagne de Nannka.

5. C'est-à-dire : du Japon.

6. Comparer ce chapitre sur les quatre saisons aux morceaux correspondants du Makoura no Sôshi (ci-dessus, p. 200) et du Hô-jôki (p. 259).

7. Notamment de Mouraçaki Shikibou, dans le Ghennji (chap. XXIX).

c'est le printemps. La voix des oiseaux, en particulier, avec sa nature printanière; tandis que, grâce au bon soleil, les herbes des haies commencent à pousser. Vers cette époque, le printemps devient profond : le brouillard s'élève, et peu à peu les fleurs se mettent à s'épanouir. Alors la pluie et le vent se succèdent : alarmant nos cœurs, les fleurs se dispersent, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des feuilles vertes; et, de dix mille manières, nos cœurs sont affligés. La fleur de l'oranger a pour elle sa renommée¹; mais le parfum du prunier nous rappelle les choses anciennes et éveille nos regrets². La fraîcheur des kerries, l'incertitude des glycines, il est bien difficile d'en détacher nos cœurs.

A l'époque du Kwamboutsou³ et au temps de la Fête⁴, le feuillage frais des jeunes pousses s'épaissit. La mélancolie du monde et le besoin de sympathie chez l'homme augmentent; c'est l'opinion générale, et rien de plus certain. Dans la lune des pousses hâtives⁵, alors qu'on met les iris sur les toits⁶ et qu'on repique le riz⁷, à la voix du râle d'eau, nos cœurs s'amincissent⁸. Avec la lune humide⁹, les visages-du-soir¹⁰ des pauvres demeures

1. Quand je sens le parfum
De la fleur d'oranger
Qui attend le mois des pousses hâtives,
C'est comme le parfum de la manche
D'une personne d'autrefois!

(Poésie de Narihira, ci-dessus, p. 102, n. 2, dans le *Kokinshou*. — Pour le mois des pousses hâtives, voir plus bas, n. 5.)

2. Si je demande le passé
Au parfum du prunier,
La lumière sans réponse
De la lune du printemps
Demeure sur ma manche!

(C'est-à-dire : se réfléchit, silencieuse et glacée, sur ma manche trempée de larmes. — Poésie de Fujiwara no Ietaka, ci-dessus, p. 235, n. 3, dans le *Shinn-Kokinshou*.)

3. Fête en l'honneur de la naissance du Bouddha (8^e jour du 4^e mois).

4. La Fête du temple de Kamo (fin du 5^e mois).

5. Sens le plus probable de *satsouki*, l'ancien nom du 5^e mois.

6. Aujourd'hui même, dans les villages japonais, l'arête du toit des chaumières est souvent fleurie d'iris.

7. Voir ci-dessus, p. 252, n. 4.

8. Se serrent.

9. Le 6^e mois (voir p. 250, n. 1).

10. *Yougao*, gourde à fleurs blanches (*Lagenaria vulgaris*).

apparaissent dans leur blancheur; on fait de la fumée pour chasser les moustiques; notre sensibilité s'éveille. La Purification, dans la lune humide, n'est pas moins intéressante¹.

Quand on célèbre le Septième soir², c'est charmant. Peu à peu les nuits fraîchissent; tandis que les oies sauvages arrivent en criant, les feuilles inférieures des *haghi* commencent à prendre couleur³; on récolte et on fait sécher le riz hâtif. Les choses qui s'accumulent en même temps⁴ sont plus nombreuses en automne. Puis, les lendemains de tempête sont intéressants⁵. Si je continuais, je répéterais toutes les choses anciennes du *Ghennji Monogatari*, du *Makoura no Sôshi* et la suite; mais on peut les redire encore, car, ne pas exprimer ce qu'on pense, c'est avoir le ventre enflé⁶; c'est pourquoi je décris au courant du pinceau, pour combattre l'ennui. Aussi bien ces choses doivent-elles être enlevées et jetées, et non pas montrées aux hommes.

Les tristes paysages de l'hiver ne sont pas inférieurs à ceux de l'automne. Aux herbes des bords de l'étang artificiel, les feuilles rougies en s'éparpillant s'arrêtent⁷; la gelée, toute blanche, apparaît le matin; et de l'étang, une vapeur s'élève: c'est délicieux. A la fin de l'année, tout le monde s'agite en hâte: ce qui m'inspire de la pitié; car rien de plus déplaisant. La lune, qu'on ne regarde plus, reste froide au ciel, après le 20^e jour; et nos cœurs s'amincissent. Lors du *Miboutsoumyô*⁸, et lorsqu'on fait partir les messagers de *nozaki*⁹, c'est splendide. Les

1. Ci-dessus, p. 25.

2. Voir p. 204, n. 2.

3. Voir p. 146, n. 3.

4. Les travaux de toute sorte.

5. Parce qu'on a l'occasion de faire des réflexions poétiques sur les herbes ravagées pendant la nuit (chap. XXIX du *Ghennji*).

6. Souffrir d'une ascite (*harafoukouré*): expression énergique pour indiquer quelque chose de très désagréable.

7. De sorte que ces herbes semblent avoir fleuri tout à coup.

8. Cérémonie bouddhique célébrée au palais, du 19 au 21 du 12^e mois. Pendant ce triduum, on récitait d'un bout à l'autre quantité de livres sacrés.

9. Offrandes aux ancêtres impériaux, à la fin de l'année. On envoyait alors des messagers, d'un rang élevé, aux tombeaux de dix souverains (dont trois impératrices) et de huit princes du sang.

affaires publiques se succèdent, on se prépare en hâte pour le printemps¹, et quantité de choses sont exécutées. Depuis la Tsouïna² jusqu'à la Shihôhaï³, cette continuation est amusante : la nuit du dernier jour, quand il fait très sombre, on allume le pin⁴ jusqu'à la mi-nuit passée ; on frappe à la porte des gens⁵ ; on court en criant très fort toutes sortes de choses, on court les pieds en l'air, on erre partout ; mais, dès l'aube, le bruit cesse : la fin de l'année amincit nos cœurs. C'est la nuit où reviennent les hommes qui ne sont plus ; la Fête des esprits⁶, à cette époque, n'est plus célébrée à la capitale : dans l'Est, elle existe encore, et c'est touchant. Ainsi s'ouvre l'aspect du ciel, sans différence avec celui de la veille ; mais nos sentiments sont renouvelés ; et à voir les grandes avenues, avec leurs pins superbement érigés partout, on est à la fois joyeux et triste.

XX

Un homme qui avait quitté le monde disait : « A moi que rien ne rattache à cette vie, l'aspect du ciel seul est cher. » Vraiment, je pense ainsi⁷.

XXIX

Quand je pense en paix, je ne puis m'empêcher de regretter le passé, de dix mille manières. Alors que tout le monde est tranquille, pour me distraire pendant la longue nuit, n'importe comment, j'arrange mes objets familiers. Tout en jetant les papiers inutiles que je ne veux pas conserver, je trouve l'écriture d'un homme qui n'est plus, un dessin tracé par lui, et j'ai le sentiment de ce moment-là. Même les lettres de quelqu'un qui vit

1. Qui approchait, avec l'ancien calendrier.

2. L'expulsion des démons, le dernier jour de l'année.

3. « Révérence aux quatre points cardinaux », faite par l'empereur le jour du nouvel an.

4. Des torches pour s'éclairer en chemin.

5. Pour leur réclamer l'argent qu'ils peuvent devoir, toutes les dettes devant être liquidées avant l'aube du nouvel an.

6. *Tama-matsouri*.

7. Allusion fort claire à Tchômei, bien que Kennkô ne cite pas exactement la phrase du Hôjôki ou se trouve cette idée (ci-dessus, p. 264).

encore, longtemps après, penser en quelle occasion, en quelle année, etc., elles furent écrites, c'est bien triste. Les choses qu'ils avaient coutume de manier demeurent longtemps sans changer, étant sans cœur; et c'est affligeant.

XXXVIII

Un esclave de la gloire et du gain, sans un moment de répit, tourmente sa vie entière : c'est ridicule. Si l'on a beaucoup de trésors, il devient difficile de prendre soin de soi-même; on achète le malheur et on invite les difficultés. Si on laisse après soi un monceau d'or qui soutiendrait la Grande Ourse, on sème la graine des disputes entre ses héritiers. Les plaisirs qui charment les yeux des hommes ne sont pas véritables. Les belles voitures, les grands chevaux, les ornements d'or et de bijoux sont ridicules aux yeux des hommes d'esprit. Rejetez donc votre or à la montagne et vos bijoux au gouffre. Ceux qui se perdent dans le gain sont particulièrement sots. Ce qu'il faut désirer, c'est de laisser à la postérité un nom impérissable...

XXXIX

Quelqu'un demanda au vertueux bonze Hôzenn¹ : « Au moment de faire l'invocation au Bouddha², envahi par le sommeil, je néglige souvent d'être pieux; comment me débarrasser de cet obstacle? — Invoquez le nom du Bouddha quand vous serez réveillé, » répondit-il. Admirable.

Et aussi : « Le salut est chose certaine, si on le croit chose certaine; c'est chose incertaine, si on le croit chose incertaine. » Admirable.

Et encore : « Si vous invoquez le nom du Bouddha, même en état de doute, vous renaîtrez au Paradis. » Admirable.

XLI

Le 5^e jour du 5^e mois, j'allai voir les courses de Kamo. Beaucoup de monde se tenant debout devant notre voiture, on ne pouvait rien distinguer. Nous descendîmes

1. Hôzenn Shôninn.

2. Le nemmboutsou (voir ci-dessus, p. 266, n. 1).

donc et nous nous approchâmes des barrières; mais comme il y avait foule, impossible de pénétrer. A ce moment, sur un mélia¹ en face, il y avait un bonze qui était monté là, dans une fourche de l'arbre, pour mieux voir. Il y sommeillait, et, à plusieurs reprises, il s'éveilla comme il allait tomber. Ceux qui le regardaient se moquaient de lui, disant : « Quel idiot ! Dormir ainsi d'un cœur tranquille, en péril sur un arbre ! » Dans mon cœur, une pensée était venue, et je dis : « Notre mort peut arriver à l'instant; oublieux de cela, nous passons la journée à ce spectacle; nous sommes encore plus idiots ! » Alors, ceux qui étaient devant nous : « En vérité, c'est bien cela : nous sommes des idiots. » Ce disant, ils se tournaient vers moi : « Venez par ici » ; ils nous cédèrent la place et nous permirent d'entrer. Un raisonnement aussi simple, qui ne pourrait le faire ? Cependant cette pensée, imprévue en l'occurrence, frappa leur sein. Les hommes n'étant ni de bois ni de pierre, au moment favorable ils peuvent être émus.

XLV

Un évêque du nom de Ryôgakou était fort méchant. Comme il y avait un grand orme² à côté de son temple, on l'appelait « l'évêque de l'orme ». Ce nom n'étant pas celui qu'il eût voulu avoir, il fit couper l'arbre. Mais la racine subsistait; alors on le surnomma « l'évêque décapité ». De plus en plus furieux, il fit enlever la racine en creusant tout autour. Il en résulta un grand bassin; et on l'appela « l'évêque au bassin creusé³ ».

XLIX

N'attendez pas la vieillesse pour pratiquer la Voie; parmi les tombes anciennes, les plus nombreuses sont celles de jeunes gens. Lorsque arrive la maladie imprévue, au moment de quitter la vie soudainement, on comprend

1. *Ohtchi*, le Mélia azédarach, qu'on appelle aussi « lilas du Japon » à cause de la nuance de ses grappes florales, mais qui est un assez grand arbre.

2. *Enoki*, le micocoulier de Chine (*Celtis sinensis*), arbre de la famille de l'orme.

3. *Enoki no sôjô*; *Kiri-koubi no sôjô*; *Hori-iké no sôjô*.

pour la première fois l'erreur de son passé. Cette erreur est d'avoir différé les choses qu'on devait faire plus tôt. Mais à quoi bon se repentir alors ? Ces choses s'en sont allées. Les hommes doivent penser que la mort peut les assaillir à tout moment, et ne jamais oublier cela ; car ainsi, qui n'aura le cœur d'être fidèle à la Voie du Bouddha ?

LIII

Les bonzes du temple de Ninnaji¹, pour fêter quelqu'un qui venait d'être reçu bonze, avaient un festin. L'un d'eux, dans l'extrémité de l'ivresse, prenant une marmite à trois pieds² qui se trouvait à côté de lui, y fit entrer sa tête, malgré la difficulté, en poussant son nez et ses oreilles, parvint enfin à y cacher entièrement sa figure, et se mit à danser. Tout le monde s'amusait infiniment. Le moment d'après, quand il voulut retirer sa tête, impossible ! Le festin était terminé, et chacun se demandait comment faire. Peu à peu, autour de son cou, le sang coulait ; sa respiration devenait difficile. On essaya de briser la marmite ; mais ce n'était pas commode ; et les coups bruyants du marteau lui étaient insupportables. A bout de moyens, on mit une étoffe de chanvre sur les cornes que formaient les trois pieds, on l'entraîna par la main, et, se guidant avec un bâton, il alla ainsi chez un médecin de Kyôto. En chemin, les gens s'étonnaient et regardaient longuement. Entrés chez le médecin, il fut surpris de cette étrangeté : « Cette chose-là n'est pas dans les livres ; je n'ai reçu aucun enseignement sur ce point ! » Il fallut revenir au Ninnaji. Sa vieille mère, ses parents, entouraient son oreiller, se lamentaient et pleuraient ; mais il ne paraissait rien entendre. A ce moment, quelqu'un dit : « Il y perdra son nez et ses oreilles, mais il gardera la vie : tirons seulement, de toutes nos forces. » Et quand on eut tiré, d'un effort si puissant qu'on risquait de lui arracher la tête, son nez et ses oreilles étant tout mutilés, la mar-

1. Monastère fondé, tout près de Kyôto, vers la fin du ix^e siècle, et dont les abbés, jusqu'à l'époque contemporaine, furent des princes impériaux.

2. *Kanaé*. Ces marmites anciennes sont encore employées pour la cérémonie du thé.

mite se détacha. Ainsi, malaisément, il eut la vie sauve; et il souffrit longtemps.

LXXI

A entendre le nom de quelqu'un, tout de suite on s' imagine son aspect; et quand on le voit ensuite, rarement on trouve ce même aspect...

LXXII

Choses vulgaires :

Dans une maison, trop de meubles.

Dans une écritoire, trop de pinceaux.

Sur l'autel domestique, trop de bouddhas.

Dans un jardin, trop de rochers, d'arbres et de plantes.

Dans une famille, trop d'enfants et de petits-enfants.

Quand on se rencontre, trop de paroles.

Quand on prie, trop de bonnes choses (de soi).

Choses qui ne sont pas vulgaires :

Dans une bibliothèque, beaucoup de livres.

Sur un tas d'ordures, beaucoup d'ordures.

LXXXVIII

Un homme avait le « Recueil des plus beaux chants du Japon et de la Chine¹ », calligraphié par Ono no Tôfou². Quelqu'un lui dit : « Votre livre est sans doute précieux; cependant, qu'une chose rédigée par le daïnagon de la Quatrième avenue³ ait été calligraphiée par Tôfou, vu la différence d'époques, cela ne m'inspire guère de confiance⁴. — C'est justement parce qu'il en est ainsi que

1. Le *Wakan-Rôei-Shô*, compilé par Foujiwara Kinntô (voir ci-dessus, p. 122, n. 1). Les *rô-ei*, « plus beaux chants », furent d'abord des poésies chinoises chantées en traduction sino-japonaise; on appliqua ensuite cette expression aux poésies japonaises modulées de la même manière.

2. Ce personnage, né pauvre, avait appris la persévérance en observant une grenouille verte qui, après des sauts répétés, parvint à saisir une branche de saule pendante sur l'eau d'un bassin. Tôfou arriva, par son travail, aux plus hautes dignités et fut ministre sous deux empereurs, au milieu du x^e siècle. C'est d'ailleurs surtout comme calligraphe qu'il est resté fameux.

3. Surnom de Kinntô.

4. En effet, Kinntô naquit l'année même où Tôfou mourut (966).

ce livre ne doit pas avoir son pareil au monde ! » Et ce disant, de plus belle, il le cacha avec soin.

XCII

Un samourai, en train d'apprendre à tirer de l'arc, se mit devant le but avec deux flèches dans la main gauche. Son instructeur lui dit : « Les commençants ne doivent pas avoir ainsi deux flèches ; comptant sur la seconde, ils négligent la première. Chaque fois, pensez que vous n'avez qu'une seule flèche. »

Ce conseil s'étend à dix mille choses. Ceux qui étudient comptent, la veille, sur le lendemain, le matin sur le soir ; ils remettent la chose qu'ils doivent apprendre ; mais, pendant ce moment, leur négligence existe. Lorsqu'on a une idée, il faut l'exécuter sur-le-champ.

CVII

... Si ce monde était un monde sans femmes, les vêtements, les armoiries¹, les chapeaux², on les laisserait tels qu'ils sont ; personne ne voudrait les soigner ni les faire briller. Mais ces femmes, pour lesquelles les hommes ont tant de déférence, examinons un peu à quel point elles sont des êtres mirifiques. Le caractère de la femme est toujours tortueux. Egoïste de cœur et avare à l'extrême, elle ne comprend pas la raison des choses. Dans le sens de l'illusion, son cœur se laisse aller volontiers. Elle a toujours de douces paroles ; quand on l'interroge sur une chose insignifiante, elle ne répond pas ; et comme on se demande si ce serait profondeur d'âme, elle se met à parler, sans qu'on l'ait questionnée, sur les choses les plus graves. Ses machinations dépassent parfois la sagesse même des hommes ; mais ce sont choses qui se dévoilent peu après. Décevante et fragile, il sera difficile qu'elle pense du bien de vous si vous obéissez à son cœur. Comment donc pouvons-nous être embarrassés devant les femmes ? Si une femme est intelligente, elle sera déplaisante. C'est seulement lorsqu'on est esclave de la passion qu'une femme devient une chose douce et agréable.

1. *Mon* : figurées sur le vêtement lui-même.

2. *Kammouri* (voir p. 214, n. 1).

CVIII

L'homme gaspille le temps. Connait-il la valeur du temps, ou bien est-il imbécile? Pour les gens paresseux, un sou est léger; mais quand les sous sont accumulés, ils constituent la richesse. C'est pourquoi les marchands estiment un sou. Si un de nos instants ne s'aperçoit pas, quand ils passent en grand nombre, le moment où la vie finit arrive bientôt. Ceux qui étudient la Voie doivent apprécier les mois et les jours, et en être économes.

CXIII

D'une manière générale, sont choses difficiles à entendre et difficiles à voir¹ :

Les hommes de plus de quarante ans qui aiment l'œuvre de chair.

Les vieillards qui veulent se mêler aux jeunes gens.

Parler familièrement à un supérieur, lorsqu'on est un être qui ne compte pas.

Dans une famille pauvre, aimer à donner des festins.

LIVRE II

CXVII

Sept genres de personnes ne valent rien pour s'en faire des amis :

1° Un homme de rang supérieur.

2° Un homme trop jeune.

3° Un homme au corps vigoureux et qui n'a jamais été malade.

4° Un homme qui aime trop le saké.

5° Un guerrier hardi et agressif.

6° Un homme qui dit des mensonges.

7° Un homme avare.

Il y a trois bons amis :

1° Un homme qui fait des cadeaux.

2° Le médecin.

3° Un homme intelligent.

1. C'est-à-dire : choses insupportables.

CXX

Les choses de Chine, à l'exception des médicaments, on ne souffre pas de n'en point avoir. Les livres chinois se trouvant déjà très répandus dans ce pays, on n'a qu'à les copier. Par le difficile chemin du voyage, les bateaux apportent de Chine quantité de choses inutiles; c'est ridicule. « N'aimez pas les trésors qui viennent de loin et n'estimez pas les choses rares; » ainsi s'exprime un écrit¹.

CXXI

De tout ce qu'on attache, des chevaux, des bœufs, j'ai toujours pitié; mais comme ils sont indispensables, il faut bien agir ainsi. Le chien garde la maison mieux que les hommes; mais, dans chaque demeure, il y en a un : nul besoin de s'en procurer davantage. Les autres animaux, oiseaux ou quadrupèdes, sont tous inutiles. Les animaux courants sont enfermés dans des endroits clos, et enchaînés; les oiseaux volants, l'aile coupée, sont retenus dans des cages. Ceux-ci regrettent les nuages; ceux-là songent à la plaine et à la montagne. Leur tristesse n'a pas de fin. Cette pensée, si on la rapporte à soi-même², est insupportable; qui donc pourrait trouver plaisir à les regarder, s'il avait du cœur?...

CXXIII

Ce qui est nécessaire au corps humain, c'est : 1° la nourriture; 2° le vêtement; 3° l'habitation. Comme choses importantes pour l'homme, c'est tout. Si l'on n'a pas faim, si l'on n'a pas froid, si l'on n'est pas exposé au vent et à la pluie, et qu'on puisse vivre en paix, on est heureux. Cependant, tout le monde est sujet à la maladie; et quand elle nous envahit, la douleur est souvent insupportable; on ne doit donc pas oublier les médicaments. Y compris les médicaments, ces quatre choses, quand on ne les a pas, on est pauvre; quand on les a, on est riche; vouloir davantage, c'est le luxe. Mais si nous avons ces

1. De Rôshi (Lao-Tseu).

2. C'est-à-dire : si on se met à leur place.

quatre choses, qui pourrait nous regarder comme pauvres?

CXXXIV

Un bonze du temple Hokkédô de l'ex-empereur Takakoura¹, à un certain moment, prenant un miroir, regarda sa figure. L'ayant trouvée tort laide, il fut très ennuyé dans son cœur; il n'aima plus le miroir, et désormais, pendant longtemps, le craignit et n'y toucha plus; et il ne se mêla plus aux hommes, s'enfermant dans l'auguste temple, où il se contenta d'accomplir ses devoirs. Je crois que c'est un rare exemple. Même des hommes qui semblent intelligents critiquent les autres et ne se connaissent pas; mais il n'y a aucune raison pour qu'on comprenne les autres, si l'on ne se connaît pas soi-même...

CXLII

Même les gens qui paraissent n'avoir point de cœur peuvent dire parfois une bonne chose. Un sauvage², d'aspect farouche, rencontrant son voisin, lui demanda : « Avez-vous des enfants? — Pas un seul, répondit l'autre. — Alors, vous ne pouvez comprendre la mélancolie des choses³; vous devez agir comme si vous étiez impitoyable : ce qui est terrible. C'est par les enfants qu'on est conduit à concevoir la tristesse des dix mille choses. » Cet homme avait raison. Sans le chemin de l'amour paternel, ces gens-là n'ont point de pitié au cœur. Ceux qui n'avaient pas le sentiment de l'amour filial, lorsqu'ils ont des enfants eux-mêmes, en arrivent à penser et comprennent le cœur des parents.

CXLVI

Le bonze Méioun, rencontrant un devin, lui demanda s'il aurait le malheur des armes. Le devin répondit : « En effet, vous en avez l'air. — Quel air? demanda l'autre. — Vous qui ne devriez pas avoir à craindre de

1. Temple dédié à Foughenn (ci-dessus, p. 258, n. 3) par Takakoura (1169-1180).

2. *Ebiçou*, un « Barbare », c'est-à-dire, ici, un rustre.

3. Voir p. 156, n. 2.

blessure, vous m'interrogez ainsi : c'est pourquoi je dis que vous avez l'apparence de qui sera blessé. » Et de fait, il fut tué par une flèche.

CLXXV

En ce monde, il y a bien des choses que je ne comprends pas. A tout propos, on fait boire aux autres du saké, et on y trouve plaisir; je n'en saisis pas la raison. Celui qui boit fait la grimace; il fronce le sourcil; il observe les yeux des autres pour jeter le saké, ou bien tente de s'échapper : mais l'hôte le rattrape, le retient et le force à boire. Alors les hommes intelligents deviennent soudainement des fous et font des sottises; les hommes sains, sous nos yeux, tombent sérieusement malades et, inconscients¹, se couchent. Pour une fête, quelle absurdité! Le lendemain, ils ont mal à la tête, ne mangent rien, poussent des soupirs douloureux; ils ne se souviennent pas plus des choses de la veille que s'ils étaient dans une autre vie; ils négligent les plus grandes affaires, publiques ou privées, et deviennent malades². Faire voir³ de telles choses aux gens, ce n'est pas bienveillant et c'est contraire aux bienséances. Celui qui aura vu des choses aussi amères, comment n'y penserait-il pas avec ennui et irritation? Si nous entendions dire qu'une pareille coutume existe, non pas ici, mais dans quelque pays étranger, nous la trouverions sans doute bizarre et extraordinaire.

Même en observant cela sur d'autres personnes, le cœur est choqué. Des hommes réfléchis, et qui imposaient, sans prudence maintenant rien tout haut et bavardent. Leur chapeau⁴ s'incline; les cordons se dénouent; ils retroussent leurs vêtements sur leurs jambes; ils ont l'air si étourdis qu'on ne les reconnaît plus. Les femmes repoussent leur coiffure en découvrant leur front, perdent toute honte, rient en renversant la tête en arrière,

1. Litt., « sans savoir (distinguer) devant et derrière », ou « avant et après », le mot *zenngo* ayant les deux sens.

2. Ou « désordonnés » (encore une expression indéfinie).

3. Faire subir.

4. L'éboshi (voir p. 214, n. 1).

et saisissent la main de celui qui leur tend sa coupe¹. Un mal élevé, prenant un morceau de poisson, le porte à la bouche d'un autre, puis en mange aussi : chose pas belle à voir. Chacun chante jusqu'aux extrêmes limites de sa voix, et danse. Un vieux moine, prié de danser, découvre une épaule de son corps noirâtre, et exécute une danse bizarre, qui n'est pas à regarder. Les gens qui contemplent cela et qui s'en amusent sont pour moi répugnants et détestables. Ensuite, tantôt on se vante de ses prouesses et de ses qualités, ce que les autres trouvent insupportable, tantôt on crie dans l'ivresse. Des hommes du vulgaire se querellent et se disputent : chose affreuse et effrayante. Les enivrés se conduisent de vilaine manière, s'emparant des choses qu'on ne veut pas leur laisser. Ils tombent de la véranda, ou bien tombent de cheval, ou de voiture, et se blessent. Ceux qui ne peuvent employer de véhicule titubent dans la rue, s'appuient contre les murs de terre ou contre les portails, et commettent d'inénarrables sottises. Un vieux moine, avec l'écharpe sacerdotale, arrête un jeune garçon et lui raconte des bêtises : c'est pitoyable. Si encore, pour cette vie ou pour la vie à venir, la chose présentait quelque intérêt !

En ce monde, le saké entraîne bien des erreurs : on perd son argent et sa santé. Quoiqu'on l'appelle « le chef des cent remèdes² », dix mille maladies viennent de lui. Bien qu'on dise qu'il fait oublier la tristesse, les gens ivres se souviennent des misères passées et se lamentent. Quant à la vie future, il détruit la sagesse des hommes, brûle comme du feu les racines du bien, augmente les fautes, amène à violer les dix mille commandements³ et à tomber en enfer. « Celui qui, prenant la coupe, fait boire les autres, renaîtra sans mains pendant cinq cents vies » : c'est ce qu'a dit le Bouddha.

Bien qu'ainsi le saké soit une chose détestable, il est des occasions où on ne peut guère le repousser. Par une

1. Pour qu'on la remplisse. Au Japon, ce sont les femmes qui versent à boire aux hommes.

2. De tous les remèdes. *Hyakou yakou no tchô*.

3. C'est-à-dire, simplement, « tous les commandements ».

nuît de clair de lune, par un matin de neige, ou sous les fleurs¹, quand on cause d'un cœur tranquille, si on présente la coupe, cela augmente les dix mille plaisirs. Un jour d'ennui, à l'improviste, vient un ami; l'accueillir avec du saké, cela console le cœur. En un endroit non familier², de derrière l'auguste store se voir offrir gentiment l'auguste saké, avec des gâteaux et autres choses, c'est fort agréable. Dans une petite chambre, l'hiver, en cuisinant soi-même quelque chose, boire avec des amis intimes, c'est agréable aussi. Dans une hutte temporaire de voyage, ou dans un endroit sauvage, il est agréable encore de boire sur l'herbe, en se demandant ce qu'on va pouvoir manger avec le saké³. Il est bon qu'un homme qui n'aime guère à boire en prenne parfois un peu. En particulier, si un supérieur nous dit : « Encore une⁴, » cela nous rend contents. Il est agréable enfin qu'un homme avec qui nous désirions nous lier aime le saké et, en buvant, nous devienne plus intime. Dans tous les cas, nous sommes toujours étrangement indulgents pour les fautes de celui qui boit avec nous.

CLXXXVIII

Un homme, voulant faire de son fils un bonze, lui dit d'étudier, d'approfondir la raison des causes et des effets et d'apprendre les sermons pour passer ainsi sa vie. Afin de devenir prédicateur suivant ce conseil, il commença par apprendre à monter à cheval, parce que, n'ayant ni voiture ni palanquin, quand on l'appellerait chez quelqu'un en lui envoyant un cheval, s'il tombait, ce serait désagréable. Ensuite, après les cérémonies bouddhiques, quand on lui offrirait du saké, s'il était un bonze dépourvu de tout talent (de société), ce serait ennuyeux pour le maître de maison; donc, il apprit des chansonnettes populaires. Lorsqu'il fut habile à ces deux arts, il était trop âgé pour avoir le temps d'apprendre les sermons.

1. Sous les cerisiers épanouis.

2. Par exemple, au palais.

3. Litt. : « en disant : quel est le *sakana*? » (mot générique pour désigner toute nourriture qui se prend avec cette boisson).

4. Une petite coupe.

Ce n'est pas seulement pour ce bonze, mais en général pour les hommes de ce monde, qu'il en est ainsi. Quand on est jeune, on a dans son cœur l'intention d'étudier pour suivre le grand chemin et pour s'établir; mais on croit la vie facile; on est paresseux, on ne s'occupe que des choses qu'on a devant les yeux, on passe les jours et les mois à ne rien faire; et le corps vieillit. Enfin, sans qu'on devienne habile dans aucun art, sans qu'on puisse s'établir ainsi qu'on le désirait, l'âge descend comme un cercle sur une pente.

CLXXXIX

On avait l'intention de faire telle chose ce jour-ci; mais, par une cause imprévue, il passe. L'homme qu'on attendait ne vient pas; celui qu'on n'attendait pas vient au contraire. La chose qui semblait certaine se modifie; celle qu'on n'imaginait pas se présente. Une chose difficile va toute seule; une chose facile devient un tourment pour le cœur. Ainsi se suivent les affaires quotidiennes, sans jamais ressembler à ce qu'on avait prévu. Une année s'écoule ainsi, de même qu'un jour. Mais lorsqu'on pense que tout ce qu'on attend doit changer, il y a des choses qui répondent exactement à cette attente. Il faut donc croire à l'instabilité : c'est la seule chose qui soit certaine et qui ne trompe pas.

CXC

L'homme ne doit pas avoir de femme qui le gêne. « Toujours seul » : quand j'entends dire cela, je suis content. « Je suis devenu le gendre de quelqu'un », ou bien, « J'habite avec une femme que j'ai épousée » : alors, je n'ai que du dédain. S'il s'agit d'une femme sans distinction, on sera jugé sans goût pour l'avoir trouvée jolie; s'il s'agit d'une belle femme, on sera censé la regarder comme son Bouddha : telles seront les idées des autres ..

CCXXXIII

Si vous ne voulez pas avoir dix mille difficultés, soyez sincère en toutes choses, respectueux sans distinction de personnes et sobre de paroles. Homme ou femme, vieux

ou jeune, quiconque se conduit ainsi est supérieur aux autres. En particulier, un jeune homme ayant belle figure, qui agit de la sorte, s'attire l'estime et n'est pas oublié.

CCXXXVIII

... Un jour, avec nombre d'amis, j'étais allé faire mes dévotions aux Trois temples¹; et dans le Ryôka-inn, de Yokokawa, il y avait une vieille inscription². « Est-elle de Sari ou de Kozei³? C'est un point douteux, qu'on n'a pas encore décidé, » me dirent les bonzes. « Si elle est de Kozei, il doit y avoir quelque chose d'écrit au dos; si elle est de Sari, cette écriture ne saurait exister⁴. » Le dos, couvert de poussière et de nids d'insectes, était tout sale. Quand on l'eut bien essuyé, chacun regarda : la signature de Kozei, avec son titre et la date, apparaissait, très nette. Et tous furent contents.

CCXLIII

Quand j'eus huit ans, je demandai à mon père : « Qu'est-ce que c'est qu'un Bouddha? » Mon père répondit : « C'est un homme qui est devenu un Bouddha. » Je demandai encore : « Comment cet homme est-il devenu un Bouddha? — C'est par l'enseignement d'un Bouddha. — Mais qui a instruit le Bouddha qui a instruit cet homme? — C'est l'enseignement d'un Bouddha qui vivait avant lui. — Mais qui était le premier Bouddha qui commença l'enseignement? — Peut-être était-il descendu du ciel, ou sorti de terre! » Et il rit. Poussé à bout par mes questions, il n'avait pu répondre. Dans la suite, il raconta la chose à bien des gens, et il en était heureux⁵.

1. *San-tô*, les « Trois pagodes », c'est-à-dire les trois principaux temples du mont Hiéi, près de Kyôto (temple de l'Est, temple de l'Ouest et temple de Yokokawa).

2. Sur une planchette.

3. Fameux calligraphes du x^e siècle.

4. Sari n'ayant pas l'habitude de signer ses œuvres. — La remarque est de Kennkô lui-même, qui, dans ce chapitre, raconte sans modestie plusieurs autres faits à son honneur.

5. C'est par cette anecdote que se termine, brusquement, l'ouvrage; et là-dessus, les commentateurs discutent, se demandant si elle ne renfermerait pas quelque conclusion secrète. Controverse



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

INDEX

Cet Index comprend, outre les titres d'ouvrages et les noms d'auteurs, les idées dominantes auxquelles peuvent se rattacher les principales formes de la littérature japonaise.

Les mots qui répondent à ces idées générales (exemple, *Impressionnisme*) sont distingués par des égyptiennes; les noms d'auteurs (*Narihira*) et les titres d'ouvrages (« *Kofiki* »), par des italiques.

Sur chaque point, les références les plus importantes ont été placées en premier lieu.

A

Abé no Nakamaro, 108, 109.
Aboutsou-ni, 245.
Açaka-yama, 141.
Açatada (Sous-secr. d'Etat), 118.
 Acrostiche, 170.
 Acteurs, 303-304, 405-407, 445-446; 312, 408.
 Adieux au monde (Poésies d'), 389; 367, 377, 394.
Adba Kôçon, 435.
Akahito, 86, 90-91, 147.
Aka-hon, 358.
Akazomé Émon, 123, 225.
 Allemande (Influence), 18, 434, 449.
 Allitération, 346, 393.
 Américaine (Influence), 17, 20, 430, 434.
 Anglaise (Influence), 434; 18, 333, 431, 446, 449.
 Anthologies, voir Recueils.
Ao-hon, 358.
 Appert (G.), 24.
Arai Hakouçeki, voir *Hakouçeki*.

Archaïque (Période), 9-10, 21-32.

Artwara no Narihira, voir *Narihira*; — *Youkithira*, 108.

Art japonais (dans ses rapports avec la littérature), voir *Impressionnisme*, *Peinture*, *Musique*, *Danse*, *Calligraphie*, *Estampes*, *Illustrés (Livres)*, *Décoratif (Art)*.

Ashikaga (*Shôgouns*), 14-15, 268, 276, 302-303; et voir *Mouromatchi*.

Aston (W. G.), 2; 3, 35, 177, 181, 368.

Atsoutada (Sous-secr. d'Etat), 117.

Avenir de la littérature japonaise, 19-20; 431, 435, 446, 449-450.

Ayatsouri-jôrouri, 406.

« *Azouma-Kagami* », 228.

B

« *Bains publics (Le Monde aux)* », voir « *Oukiyo-bouro* ».

Bakinn, 359-365; 358, 378, 425.

Bashô, 383. 384-389; 382, 392, 395, 399.
 Bénazet (A.), 407.
 « *Benn no Naishi Nikki* », 245.
Bimyôcaï, 435.
Biwa-hôshi, 238; 302.
Bouçon, 397.
Bouddhisme (Influence du), 9-10, 24; 103, 119, 133, 136, 137, 145, 160, 165, 167, 178, 183, 187, 188-190, 202, 210, 213, 221, 226-228, 240, 246-266, 268-272, 275-301, 303-311, 339, 344, 377, 384-389, 392, 394, 399, 404, 429, 446-448.
 « *Boun-i-kô* », 342-343.
 « *Bounkwa-shourei-shou* », 176.
Bounnya no Açayaçou, 116; — *Yaçouhidé*, voir *Yaçouhidé*.
 Bousquet (G.), 177.
 Brèves poésies, voir *Tannka*.

0

Calembours, voir *Jeux de mots*.
 Calendrier, voir *Chronologie*.
 Calligraphie, 109, 139, 208, 233; 209, 292, 301, 412, 418, 441.
 Capitales, 70; 10, 11, 13, 14, 16, 250, 274, 367, et voir *Nara*, *Kyôto*, *Kamakoura*, *Edo*, *Tôkyô*.
 Caractères chinois, 84, 85, 103, 144, 151, 154, 176, 195, 197, 225, 248, 250, 254, 266, 273, 278, 303, 358, 412, 436, etc., et voir *Ecriture*; — japonais, voir *Kana*.
 « Cent poésies par cent poètes », voir « *Hyakouninn-is-shou* ».
 Chamberlain (B. H.), 2, 35, 36, 177, 306, 382.
 Chambre des Poiriers, 112; 85.
 Chants primitifs, 10, 21-23; 52, 57, 69, 73, 74, 121, 140, 141.

Chinois (Livres en) 12, 33, 35, 153, 225, 228, 333.
Chinoise (Influence), 8, 9, 13, 17, 76, 100, 153, 166, 173, 177, 192, 199, 225, 272, 273, 303, 318-341; 24, 77, 99, 125, 139, 142, 151, 154, 156, 159, 203, 204, 207, 216, 228, 244, 257, 260, 268, 270, 279, 280, 283, 285, 292, 295, 326, 345, 347, 377, 386, 390, 399, 406, 449, et voir *Philosophie*.
 Chœur (au théâtre), 303-304, 312, 407, 408.
 « Choses anciennes (Livre des) », voir « *Kojiki* ».
 Christianisme (Influence du), 15, 18, 331, 434, 436, 443.
 Chroniques, voir *Histoire* (Ouvrages d'); « — du Japon », voir « *Nihonngi* ».
 Chronologie, 21-22, 24, 204, 230; 25, 34, 62, 78, 111, 153, 157, 167, 171, 203, 209, 245, 247, 248, 250, 266, 284, 286, 288, 363, 388, etc., et voir *Eres*.
 Cinq grands hommes du *Manyô* (Les), 85.
Civilisation japonaise (Epoques de la), 8, et voir *Histoire*.
 Comédie, voir *Farce*, *Comédie de mœurs*.
 Comédie de mœurs, 407, 409-411; 17, 412.
 Concours de poésie, voir *Poésie*.
 Confucianisme (Influence du), 17, 272, 318-341; 106, 139, 246, 344, 347, 377, 404, 422, 425, 428, 432, et voir *Chinoise* (Influence).
 Conseillers-légistes, 319; 330, 336.
 Contes, 164, et voir *Contes populaires*; « Conte du Cueilleur de bambous », voir « *Ta-*

kétori »; « Contes d'Icé », voir « *Icé Monogatari* »; « — du Yamato », voir *Yamato Monogatari* »; « — d'il y a longtemps », voir « *Konnjakou* ».
Contes populaires, 191, 358, 435; 52-54, 61, 79-81, 170, 173, etc.
 Coréenne (Influence), 9, 13, 21-22, 75-76, 141-171.
Critique littéraire, 138-139; 143, 148-149, 344, 345, etc.

D

Daïnagon, 101; 191, 205, 292, etc.
 « *Dai-Nihon-shi* », 333.
Daïni no Sammi, 123, 177.
Dannjourô, 446.
Danse, — sacrée, 48, 68, 102, 302, 311, 416; — dramatique, 302-303, 309-311, 312, 316-317, 405; — privée, 291, 298, 436.
Dazai Shountai, 390.
Décoratif (Art), 15, 205-206, 233, 283, 292; 10, 110, 168, 211, 216, 253, 286, 292, 295, 301, 304, 308, 333, 342, 353, 358, 366, 397, 425, 427, etc.
Denngakou, 302.
Dickins (F. V.), 2, 85.
Dieux, voir « *Kojiki* ».
Dix Sages (Les) de l'école de Bashô, 389-393.
Dôinn (Bonze), 132.
Dôshoun, 319.
Drame : lyrique, 302-317; 15, 104, 268, 405, 406; — historique, 407, 411-429; 276, 365, 412, 446.

E

« *Ecole des femmes (La Grande)* », voir « *Onna Daigakou* ».
Ecrits intimes, voir Jour-
 naux privés, et Impressions (Livres d').
Ecriture, 9, 12, 19, 35, 85, 137; 24, 147, 170, 201, 249, 320, 344, 383-384, 441, et voir Caractères chinois, Kana, Langue, Calligraphie.
Edits impériaux, 33-34; 11, 26, 343.
Edo, 16, 401, 438, 440; et voir Tokougawa (Epoque des).
Education, 9, 10-11, 16, 137, 208, 233, 321, 332, 348, 430-431, 451; 109, 142, 176-177, 195, 248, 319-330, 336, 337, 344-345, 376, 384, 396, 436, 438, 441, etc.
Edwards (E. R.), 7.
 « *Eigwa Monogatari* », 225-228; 229.
Eikei (Bonze), 119.
Ekikenn, 319-330.
Empereurs, 9, 11, 13, 14, 17, 33, 69-70, 184, 273, 274, etc.; et voir Mikado, Empereurs poètes.
Empereurs poètes, 84, 142, 147, 206-208, 350, 452; 21-23, 78, 88, 106, 113, 127, 130, 141, 236, 406, 450-451.
 « *Ennghishiki* », 24.
 « *Enntaïréki* », 277.
Enomoto, 438, 439, 446.
Envoi, voir Hannka.
Epigramme japonaise, 382; voir Haïkaï.
Eres, 24; 33, 149, 192, 267, 357, 430, etc., et voir Chronologie.
Esope (Fables d'), 434.
Esotérisme, 192.
Espagnole (Influence), 15, 406.
Essais, voir Impressions (Livres d').
Estampes, 358; 214, 239, 308, 367, 390, etc., et voir Peinture.
Estrade (J.), 367.
Etsoujinn, 389, 393.

Européenne (Influence), 8, 15, 17-18, 383, 430-431, 433, 434, 435, 436, 440, 449; et voir Allemande, Anglaise, Espagnole, Française, Hollandaise, Portugaise, Russe.

F

Farce (La), 311-317; 369, 405, 408.

Femme japonaise (Rôle de la) dans la société, 11-12, 39, 42, 48, 58, 73, 75, 97, 104, 121, 122, 124, 125, 127, 141, 175-177, 185, 186, 195-197, 207, 210, 239, 321-330, 415, 436, 451; — dans la littérature, 11-12, 22, 49, 78, 88, 103-104, 114, 116, 121-128, 131, 133-135, 141, 146, 153, 174, 175-190, 195-224, 225, 350, 394-396, 405, 449, 451, 452.

Florenz (K.), 2; 3, 35, 177, 196, 199, 310, 368.

Foudoki, 78-81; 11, 138.

Foujioka (S.), 2, 197.

Foujiwara, 11, 12, 13, 47, 130, 176, 177, 225, 275, 280, 451, etc.; *Foujiwara no Aktçouké*, 112, 131, 132; — *Fouyoutsougou*, 176; — *Iétaka*, voir *Karyou*; — *Kanéçouké*, voir *Kanéçouké*; — *Kinntô*, voir *Kinntô*; — *Kiyocouké*, 132; — *Korétada*, voir *Kenn-tokou Kô*; — *Maçatsouné*, 136; — *Mitchinobou*, 120; — *Mitchitoshi*, 112; — *Mototoshi*, 129; — *Nobouyoshi*, 349; — *Okikazé*, 111, 126; — *Sadayé*, voir *Téika*; — *Sadakata*, 114; — *Sadayori*, voir *Sadayori*; — *Sançada*, 131, 283, 403; — *Sanékata*, 120; — *Séigwa*, 319; — *Tadahira*, voir *Télshinn Kô*; — *Tadamitchi*, 130,

136; — *Taménari*, 228; — *Tamétoki*, 176; — *Toshinari*, voir *Shounzei*; — *Toshiyouki*, 110; — *Yoshitaké*, 120; — *Youkinari*, 122, 125.

« *Foukouô Hyakou-wa* », 431-434.

Foukoutchi Ghennitchirô, 446.

Foukouzawa Youkitchi, 430-434.

Française (Influence), 431; 18, 235, 434, 449.

G

« *Ghemmpet Séçouïki* », 237-238, 241-244; 267.

Ghené (Bonze), 269.

« *Ghenji Monogatari* », 175-190, 198-199; 122, 141, 191, 197, 209, 223, 283, 287, 341, 342, 358, 359.

« *Ghenji rustique* », voir « *Inaka Ghenji* ».

Ghidayou, voir *Jôrouri*.

Ghyôçon (Archevêque), 126.

Ghyôki (Bonze), 261.

Giles (H.-A.), 326.

Goblet d'Alviella (Comte), 46.

« *Gocennshou* », 111; 78, 113, 115, 116, 117, 120, 195, 220.

Go-Kyôgokou (Régent de), 135.

Gorai (K.), 431.

« *Goshouishou* », 112; 117, 120-123, 125-129.

Go-Toba (Empereur), 236; 238, 245, 331, 333.

Go-Tokoudaiji (Ministre du), voir *Foujiwara no Sançada*.

« *Grandeur et décadence des Minamoto et des Taïra* », voir « *Ghemmpet Séçouïki* ».

« *Grand Miroir (Le)* », voir « *Oh-Kagami* ».

Grecs (Mythes) au Japon, 50, 54, 71; 37, 39-42, 70, 144, etc.

Griffis (W.-E.), 439.

Guerre (Influence de la), 19-20; 13, 14, 15-16, 17, 21, 97, 232, 251, 294, 368, 415, 419, 427, et voir Guerre (Récits de), Paix (Influence de la).
Guerre (Récits de), 237, 267; 13, 14, 228, 245, 275, 354.
 « Gulliver », 434.

M

Haga (Y.), 2.
 « Hagoromo », 305-311.
Haiboun, 399; 397, 404.
Haïkaï, 281-299; 400, 404, 453.
Haïkou, 382, voir Haïkaï.
 « Hakkendenn », 360-365, 378.
Hakoucéki, 319, 330-336.
Hakou Kyo-i, 338-339.
Hakou Rakoutenn, 207; 260, 285.
Hannka, 90; 91, 94, 98.
 « Hannkampou », 330, 334-336.
Harmonie de la langue, 23.
Harouko (Impératrice), 451, 452; 217.
Haroumitchi no Tsouraki, 107.
 « Hatchidai-shou », voir « Sann-daishou », « Goshouishou », « Kinnyôshou », « Shikwa-shou », « Sennzaishou », « Shinn-Kokinshou ».
Hatchimonjiya, 351.
Hayashi Razan, 319.
Héian (Epoque de), 11-13, 100-231; 19, 232, 358, 382.
 « Héiji Monogatari », 237; 267.
 « Héiké Monogatari », 237-241; 267, 446.
Hennjô (Evêque), 101, 148; 111, 310.
 « Hinnjô Hyakou-wa », 431.
Hiragana, 12, 137; 153, 358, et voir Kana.
Hirata, 341, 348-350.
Histoire japonaise (Pé-

des de l'), 8-9; et voir Archaïque (Période), Nara, Héian, Kamakoura, Nammbokoutchô, Mouromatchi, Tokougawa, Méiji.
Histoire (Ouvrages d'), 34-36, 77-78, 164, 230-231, 333, 341, 344, 348, 430, 435; 11, 21, 24, 179, 199, etc., et voir Chinois (Livres en), Historiques (Récits).
Histoire philosophique, 267, 272.
Historiques (Récits), 164, 225-228, 228, 237, 238, 241, 267-268, 272, 233, 354; 13, 14, etc., et voir Guerre (Récits de).
Hitomaro, 85, 87-90, 147, 151.
Hitoshi (Conseiller), 116.
 « Hizakourighe », 267-276, 265, 378.
Ho-déri (Danse de), 68, 202.
 « Hôghenn Monogatari », 237, 267.
Hôjô (Régent), 13-14; 333.
 « Hôjôki », 245-266; 13, 107, 275, 288.
Hokkou, 382; 390, 400, 453, et voir Haïkaï.
Hokouçai, 358, 360, 367.
Hokoushi, 389, 393.
Hollandaise (Influence), 383, 434, 441.
Homériques (Epithètes), voir Makoura-kotoba.
Horikawa (Dame d'honneur), 131.
Hôshôji (Bonze du), voir Foujiwara no Tadamitchi.
 « Hototoghiçou », 436-445.
Hôzenn (Bonze), 289.
 « Huit Chiens (Histoire des) », voir « Hakkendenn ».
 « Huit règnes (Recueil des) », voir « Hatchidai-shou ».
Humoristes, 365-380, 382 et

suiv., 399, 400-405, 434, 435.
 « Hutte de dix pieds (Livre d'une) », voir « Hôjôki ».
 « Hyakouninn-isshou », 233, 234 et la note 2; 101, 112-113, 199, 310, 401, 403.
 Hymne national, 143.

I

Icê (dame d'honneur), 114, 124.
 « Icê Monogatari », 164, 169-172; 102, 191.
 Icê no Ohçouké, 124.
 Iéyaçou, 16, 20, 384, 414.
 Ikkou, 365-376; 358, 377, 378, 435.
 Illustrés (Livres), 358.
 « Ima-Kagami », 228.
 Imayô-outa, 136-137.
 Impimpou mon-inn no Tayou, 134.
 Impersonnalité, 84.
 Impressionnisme (dans l'art et dans la littérature), 6, 82, 83, 105, 304, 382, 449-450, et voir Impressions (Livres d').
 Impressions (Livres d'), 195; 12, 13, 15, 152, 194-224, 246-266, 275-301, 435.
 Imprimerie, 16.
 « Inaka-Ghennji », 358-359; 180, 378.
 Indienne (Influence), 166, 173, 187, 191, 258, 269, 276, 363, etc., et voir Bouddhisme.
 Influences étrangères : voir Chinoise, Coréenne, Indienne; Américaine, Européenne.
 Ino-oué (Marquis), 333, 446, 450.
 Ino-oué Tetsoujirô, 449.
 Introduction (en poésie), 83.
 Iroha, 137.
 Ishikawa Gabô, 400, 402.
 Ishikawa (T.), 278.

Issa, 398-399.
 Itagaki (Comte), 431.
 « Itchidaï-Onna », 351-353.
 Itchijô (Empereur), 12, 179, 193, 205-208, 224, 225.
 Itô (Prince), 235, 333, 446, 450.
 « Izayoi Nikki », 245.
 Izemmbô, 393.
 Izoumi Shikibou, 122, 124, 152.
 « Izoumi Shikibou Nikki », 152.
 « Izoumo Foudoki », 79-81; 83.

J

Jakourenn (Bonze), 133.
 Japon, 273; et voir Yamato.
 Jaunes (Couvertures), 358; 365.
 Jeu de cartes littéraire, 233-234.
 Jeux de mots (dans la poésie), 83, 171; — auditifs, voir Makoura-kotoba, Jo, Kennyôghenn; — visuels, 103, 144, etc.
 Jeux poétiques, 382; 199, 207, etc.
 Jidaï-mono, 407, voir Drame historique.
 Jienn (Archevêque), 136.
 Jimmou (Empereur), 9, 21-22, 69-70, 272, 274-275, 342.
 « Jinnô-Shôdôki », 272-275.
 Jishô et Kicéki, 351.
 Jitô (Impératrice), 33, 34, 87, 88.
 Jitsourokou-mono, 354; voir Roman historique.
 Jo (préfaces), 139.
 Jo (en poésie), 83.
 Jocenn, 394.
 Jôçô, 389, 392.
 Jôrouri, 406, 408; 326.
 « Jôrouri Jounidan-zôshi », 406.
 Jountokou (Empereur), 236, 280.
 « Journal de Toça » voir « Toça Nikki ».
 Journaux privés, 122, 152, 153-163, 177, 194, 245; 12, 186, 197, 345.

Jugements d'Ôoka », voir
Ôoka Séidan ».

K

Kabouki, 405, 445; ancien —,
405-406, 408; nouveau —, 407,
412-429, 446-448.

Kada no Azouma-marô, 341,
342.

Kaéshi-oua, voir **Hannka**.

« **Kaghérô Nikki** », 152.

Kagoura, 48, 302, 311; et voir
Danse.

Kaïbara Ekikenn, voir **Ekikenn**.

Kakinomoto no Hitomaro, voir
Hitomaro.

Kamakoura, 13; voir **Kamakoura**
(Période de).

Kamakoura (Ministre de), 232-
233.

Kamakoura (Période de),
13-14, 232-266; 19, 113, 228,
275, 349.

Kami no kou, 83; 234, 382, 390,
403.

Kamo Maboutchi, voir **Mabou-
tchi**.

Kamotchi Maçazoumi, 85.

Kamo Tchômet, voir **Tchômet**.

Kana, 12, 19, 137; 147, 153, 170,
201, 320, 358, 398.

Kanéçouké (Sous-secr. d'Etat),
115, 164, 176.

Kanngakousha, 318-341;
377, 381, 389, 390.

Karyou, 235, 286.

Ka-shou, 233; 259, 276.

Katakana, 12, 137, et voir **Kana**.

Katô Hiroyouki, 431.

Katsou (Comte), 439.

Katsoubé Magao, 400, 402-403.

Kawagoutchi (Baron), 453.

Kawara (Ministre de), voir **Mi-
namoto no Tôrou**.

Kéitchou, 341.

Kennkô, 275-301; 246.

Kenntokou Kô, 118.

Kennyôghenn, 83, 304.

Kibi no Mabi, 137.

Ki-byôshi, 358; 365.

Kicenn (Bonze), 103, 148.

Kii (Dame d'honneur), 128.

Kikakou, 389-390; 387.

Kimi ga yo, 143.

Kinntô, 112, 122, 292; 126, 339.

Kinntouné, 235.

« **Kinnyôshou** », 112; 124, 126,
128-130.

Ki no Tokiboumi, 112; — **To-
monori**, voir **Tomonori**; —
Tsourayouki, voir **Tsou-
rayouki**.

Kitabataké Tchikafouça, 272-
275.

Kitamoura Kighinn, 341; 200.

Kiyowara, 195; — **no Foukaya-
bou**, 106, 195; — **Motoçouké**,
112, 117, 195.

Kôbô Daïshi, 137.

« **Kojiki** », 6, 11, 34-78, 344; 21-
23, 27-31, 79, 80, 87, 88, 97,
120, 121, 124, 128, 131, 134,
138, 140, 235, 252, 273-274, 284,
302, 342, 343, 422, 450, 452.

« **Kojikidenn** », 344; 35, 36, 348.

Kojima (Bonze), 268.

« **Kokinshou** », 100-111; 11, 84,
117, 138, 146, 148-151, 207, 208,
220, 232, 286, 350.

« **Kokinshou (Préface du)** »,
voir **Préface**.

« **Kokin-waka-shou** », 150;
voir « **Kokinshou** ».

Kôkô (Empereur), 106.

« **Kokon Hyakou Baka** », 377.

« **Kokoucennya Kassenn** », 407.

Komagakou, 311.

Komatchi (Poétesse), 103, 104,
149, 235.

« **Konnjakou Monogatari** », 191-
194.

Korétchika (Mère de), 121.

« **Koshidenn** », 348.

- Koshikibou* (Dame d'honneur), 124.
Kouçari, 305.
Kouça-zôshi, 354, 357, 358; voir Roman romanesque.
Kouninobou, 262.
Kouro-hon, 358.
Kouronoushi, 104, 149.
« Kouro-shio », 435.
Kôyô, 435.
Kwoka mon-inn no Bettô, 183.
Kyakouhon, 407.
Kyôboun, 404-405.
Kyôdenn, 360; 358.
Kyôghenn, voir Farce.
Kyôka, 400-403; 371, 376, 404.
Kyôkou, 400; 403, 404.
Kyoraï, 389, 391.
Kyorokou, 389, 391.
Kyôto, 11, 14, 70; 179, 348, 369, etc., et voir Héian (Époque de).
Kyouçô, 319, 336-341; 276, 277.
« Kyoujiki », 35.

L

- La Mazelière* (Marquis de), 318.
Lange (R.), 2.
Langue, 2, 4, 12, 19, 22, 25, 35, 82, 137, 138, 191, 201, 225, 304, 342, 344, 435, 449; 23, 36, 37, 48, 73, 159, 173, 237, 250, 274, 308, 330, 341, 359, 368, 398, 399, 445, et voir Ecriture.
Lloyd (A.), 178.
 Longs poèmes, voir Naga-outa.
Lowel (Percival), 75, 84.
Lyrique (Poésie), voir Poésie.

M

- Maboutchi*, 341-343; 344, 348.
Maçafouça, 129.
« Maçou-Kagami », 228, 267.
Magie, 25, 46-48, 269; 28-31, 56, 63, 65, 67, 74, 75, 76, 161, 183, 202, 211, 282, 288, 295, 326, 361, 363, 417, etc.
Makoura-kotoba, 83; 140, 151, 304, 310, etc.
« Makoura no Sôshi », 194-224; 246, 275, 287; 341.
Mannsei, 260.
Manyô no go-taïka, 85.
« Manyôshou », 84-99; 11, 100-101, 104, 141, 147-148, 149, 173, 220, 251, 341, 342, 346, 349.
« Manyôshou Koghi », 85.
Marie (Dr A.), 58.
Marionnettes (Théâtre de), 406; 407, 408.
Masques, 304, 312.
« Matsoushima no Nikki », 345.
Méiji (Ère de), 17-20, 24, 430-453; 74, 84, 109, 143, 172, 184, 189, 200, 204, 217, 234, 235, 239, 280, 305, 319, 333, 342, 348, 377, 386, 407, 414.
Mélancolie des choses, voir *Mono no aware*.
Mémoires, 187, 195, 331, etc.; voir *Ecrits intimes*.
Mibou no Tadami, 117; — *Tadaminé*, voir *Tadaminé*.
Mijika-outa, voir *Tanka*.
Mikado, 25.
Mikami (S.), 4.
Mi-koto-nori, voir *Edits*.
Minamoto, 12-13, 135, 232, 237-238, 241, 267, 273, 333, etc.; *Minamoto no Kanémaçà*, 130; — *Mounçyouki*, 107; — *Sanétomo*, voir *Sanétomo*; — *Shighéyouki*, 119; — *Shitagô*, 85, 112; — *Souéhiro*, 266; — *Takakouni*, 191; — *Tchikafouça*, voir *Kitabataké Tchikafouça*; — *Tôrou*, 110; — *Toshikata*, 122, 191; — *Toshiyori*, 112, 129, 133; — *Tsounénobou*, 122, 128, 129, 260; — *Yoritomo*, voir *Yoritomo*.

- Mitchimaça*, 125.
Mitchitsouna (Mère de), 121.
 Mitford (A.-B.), 217.
 Mito (Prince de), 333.
Mitsou-Jo (Poétesse), 395.
Mitsou-Kagami, 228.
Mitsoundé, 100, 105, 149, 150.
 « *Mizou-Kagami* », 228.
Monogatari, 164; et voir Contes, Roman, Historiques (Récits).
Mono no awaré, 156; 200, 281, 282, 286, 296, etc.
Morale, 11, 17, 25, 180, 246, 318, 351, 431, etc.; — shintoïste, 25, 28-29, 76, 347, etc.; — bouddhique, 210, 246, 278, 303, 385, etc.; — confucianiste, 17, 106, 318-321, 326, 336, 341, 404, 415, 431, 434, etc.; et voir Shinntoïsme (Influence du), Bouddhisme (—), Confucianisme (—).
Moritaké, 383.
Motoori, 341, 344-347; 35, 36, 178, 342, 348, 349.
Motoyoshi (Prince), 114.
 Mots à deux fins, voir *Kennyôghenn*.
 Mots-oreillers, voir *Makourakotoba*.
Mouraçaki Shikibou, 175-190, 196-197, 198-199; 122, 285.
 « *Mouraçaki Shikibou Nikki* », 152, 177; 186, 197.
Mourô Kyouchô, voir *Kyouchô*.
Mouromatchi (Période de), 14, 15, 267, 302-317; 19, 232, 358.
Moutsou (Comte), 333.
Moutsou-Hito (Empereur), 450-451; 273, 414, 439, 446, 452.
Musique, 21, 75, 113, 156, 184, 192-194, 206, 208, 239, 245, 258, 260, 279, 285, 304, 309, 326, 353, etc.; chant, 21, 73, 76, 139, 154, 156, 158, 206, 292, 299, 342, 372, 416, etc., et voir Chœur; instruments: harpe, 56, 75, 184, 208, 258, 260, 263, 443; luth, 192-194, 238, 258, 260; guitare, 406; flûte, 192, 263, 304; et voir Orchestre.
 « *Myriade de feuilles* (Recueil d'une) », voir « *Manyôshou* ».
Mythologie, voir « *Kojiki* ».
 — Mythes explicatifs: des phénomènes physiques, 50, 69, organiques, 61, humains, 41, 61-62; — des origines du monde, 36-43, 79-81; de l'histoire, 27, 58-60, 69-76, 87-88, 273, 275; des coutumes, 39, 40, 45, 46-49, 60, 68; des noms de personnages, 63, 69, 72, de lieux, 74, 79, 81. Mythes héroïques et romanesques, 38, 39-42, 50-52, 52-56, 63-69, 71-75.
- N**
- Nagaoka* (H.), 331.
Naga-outa, 82, 84, 87-94, 96-99; 86, 90, 100, 381, 449.
Nagon, 101.
Nakaé Tchôminn, 431.
Nammbokoutchô (Période de), 14, 267-301; 19, 228, 232, 302, 349.
Naniwazou, 141; 207.
Nara, 10, 70, 250; 102, 109, 270, 303, etc., et voir *Nara* (Siècle de).
Nara (Siècle de), 10-11, 33-99; 19, 124, 147, 255.
Narihira, 102; 108, 148, 169, 286, 401.
Nashitsoubo no Goninn, 112; 85.
Nature (Sentiment de la), 5, 10, 20, 24, 156, 320-321; 73, 91, 101, 105, 126, 128, 139, 141, 144-146, 150, 184, 198, 200, 220, 259-262, 263, 264, 271, 285-288, 303, 306, 383, 385, 388,

- 389, 391, 392, 393, 394, 395, 398, 399, etc.
 « *Nihonngi* », 21-22, 35, 78; 24, 30, 33, 44, 45, 48, 50, 52, 58, 63, 66, 67, 68, 69, 71, 74, 75, 77, 177, 195, 302.
 « *Nihon-gwaï-shi* », 333.
 « *Nijouitchidaï-shou* », 232; voir « *Hatchidaï-shou* », « *Shinn-tchokoucennshou* », « *Zokoushouishou* », « *Shinn-Sennzaishou* ».
Nikki, 152, 194; voir *Journaux privés*.
Ninnjôbon, 351.
Nintokou (Empereur), 77, 141; 252, 274, 450.
Nô, voir *Drame lyrique*.
Nôinn (Bonze), 127.
Noirs (Livres), 358.
Noms, 69, 101, 176, 177, 186, 195, 241, 244, 245, 266, 270, 274, 275, 278, 336, 349, 385, 404, 436; 44, 52, 59, 63, 69, 85, 102, 109, 112, 114, 115, 118, 122, 123, 124, 126, 127, 130, 132, 133, etc.
Norito, 24; voir *Rituels*.
- O**
- Ôé no Maçafouça*, 129; — *Tchicato*, 107.
Oghyou Soraï, 341, 389.
Ohçaka, 97; 113, 114, 134, 161, 166, 173, 250, 351, 365, 385, 397, 406, 419.
 « *Oh-Kagami* », 225, 228-231.
Ohkouma (Comte), 430, 450.
Ohnakatomi no Yoshinobou, 112, 119.
 « *Oho-harahi* », voir « *Purification* (Rituel de la Grande) ».
Ohtomo no Kouronoushi, voir *Kouronoushi*; — *Tabibito*, voir *Tabibito*; — *Yakamotchi*, voir *Yakamotchi*.
Okouni, 405.
Okoura, 86, 91-94, 221.
 « *Omoïdé no Ki* », 435.
Onitsoura, 395.
 « *Onna Daigakou* », 321-330; 436, 438, 442.
Onomatopées, 31, 174; 38, 55, 98, 123, 212, 214, 239, 243, 261, 316, 369-372, 440, 444.
Ono no Komatchi, voir *Komatchi*; — *Takamoura*, 109; — *Tôfou*, 292.
 « *Ôoka Séidan* », 354-357; 334.
Orchestre (au théâtre), 304, 406-407.
 « *Oreiller* (Notes de l') », voir « *Makoura no Sôshi* ».
 « *Ori-takou-shiba no Ki* », 331-332.
Oshikôtschi no Mitsouné, voir *Mitsouné*.
Otchiaï (N.), 4.
 « *Otchikoubo Monogatari* », 164.
Otsouyou, 394.
Ouji Daïnagon, 191.
 « *Ouji Shouï Monogatari* », 191.
 « *Oukiyo-bouro* », 377-380.
 « *Oukiyo-doko* », 377.
Oukon (Dame d'honneur), 116.
Oumé (K.), 319.
Outa, 21, 139, 342; 136, 326, 382, 400, etc.
Outa-awacé, 382; voir *Poésie* (Concours de).
Outaï, 304.
Outamaro, 358.
Outa no hijiri, 85, 147.
 « *Outsoubo Monogatari* », 164, 181.
Ouzoumé (Danse d'), 48, 302.
- P**
- « *Paix* (Histoire de la Grande) », voir « *Taïhéiki* ».
Paix (Influence de la), 19-20; 11, 15, 16, 97, 98, 341, 385,

- 386, 391, 400, 450, 451, 453, et voir Guerre (Influence de la).
Pantomime, voir Danse.
Parker (E.-H.), 192.
Parodies, 400-403.
Peinture, 11, 82, 181, 358, etc., et voir Impressionnisme; sujets, 36, 73, 102, 104, 107, 126, 139, 150, 165, 178, 192, 205, 207, 308, 337-338, 401, etc., et voir Estampes; artistes, 358, 360, 366, 367, 377, 391, 397, etc.
Personnification, 151.
Philosophie (Influence de la) : — chinoise, voir Confucianisme, Taoïsme; — européenne, 430-434.
Phonétique, voir Kana et Transcription.
Pivots (Mots), voir Kennyôghenn.
Plagiat, 310.
Poésie, 82-84; 10, 11, 15, 17, 138-147, 220, 292, 302, 342, 349, 406, 449, etc., et voir Versification; poésie lyrique, 21, 82, 85, 100, 111, 232, 270, 276, 302, 381, 449, et voir Recueils de poésies, Drame lyrique; — dramatique, voir Drame lyrique, Jôrouri; — légère, 381-405, 453; — comique, 400, voir Kyôka et Kyôkou; — populaire, 136-137, 158, 372, 416 — épique, 82, 238, 268, 360 — didactique, 82, 137, 221; poésies dans la prose, voir Prose; bureau de la poésie, 112, 245; concours de poésie, 11, 101, 104, 124, 142-143, 382, 449, 452; échanges de poésies, 11, 57, 69, 154, 156, 168, 186, 190, 211, 382, 390, etc.
 « Poésies anciennes et modernes », voir « Kokinnshou ».
Portugaise (Influence), 15, 434.
Préfaces, 139; 35, 138, 191, 228, etc.
 « *Préface du Kokinnshou* », 138-151; 6, 84, 100, 402.
Presse, 430; 18, 431.
Prose, 11, 12, 19, 24, 32, 35, 79, 138, 177, 191, 198, 199, 225, 319, 342, 344, 347, 381, 406, 430, 435, etc.; prose poétique, 24, 79, 138-151, 238, 268, 270, 360, 408, etc.; poésies dans la prose, 82, 152-163, 167-169, 170-172, 174, 181, 183, 190, 191, 199, 226, 268, 270-271, 371, 376, etc.; prose légère, voir Haïboun; — folle, voir Kyôboun.
Proverbes, 66, 253, 262, 314, 375, 383, 386, 398, 399, 409, 411, 420, etc.
Pseudonymes, voir Noms.
 « Purification (Rituel de la Grande) », 25-32; 76, 235, 287.
- Q**
- Quarante-sept rôinn (Les)**, voir « *Tchoushinngoura* ».
Quatre grands ouvrages merveilleux (Les), 378.
Quatre Miroirs (Les), 228.
Quatre rois célestes (Les), 276.
Quatre sous-secrétaires d'Etat (Les), 122; 125, 128, 191.
- R**
- Rai San-yo**, 333.
 « *Rakkoun* », 320-321.
Ranncetsou, 389, 390-391.
Rannkô, 398.
 « Récit de splendeur », voir « *Elgwa Monogatari* ».
Récits historiques, voir Historiques (Récits).
Recueils de poésies, — collectifs, 84 : officiels, 11, 84,

- 100, 111-113, 143-151, 232, 302, 350, et voir « *Manyôshou* », « *Nijouitchidaï-shou* » ; privés, 233 ; — de famille ou individuels, 233, 259, 276.
Redesdale (Lord), 217.
Religions (Influence des), voir Shinntoïsme, Bouddhisme, Christianisme.
Rennga, 382 ; 390.
Révolution (de 1867), 17, 348, 438, 445.
Revon (M.), 25, 26, 332 ; 367 ; 386, 431.
Rituels du Shinntô, 24-32 ; 10, 33, 342 ; et voir « Purification (Rituel de la Grande) ». « Robe de plumes (La) », voir « *Hagoromo* ».
Rô-ei, 292 ; 339.
Rohân, 435.
Rokkacenn, 101-104 ; 148-149 ; 108, 111, 116.
Roman, 12, 17, 164, 175, 225-226, 350, 381, 430, 434-435 ; — de cour, 175-190, 191, 198 ; — de mœurs, 351-353 ; — historique, 351, 354-357 ; et voir Historiques (Récits) ; — romanesque, 351, 357-359 ; — épique, 351, 359-365 ; — comique, 351, 365-380, 404, 435 ; — réaliste, 435 ; — à thèse, 435-445.
 « **Roman de Ghennji** », voir « *Ghennji Monogatari* ».
Rouges (Livres), 358.
Russe (Influence), 435.
Ryôta, 398.
Ryôdai, 395.
Ryôzenn (Bonze), 128.
- 3
- Sadayori** (Sous-secr. d'Etat), 124, 126.
Sagami (Poétesse), 126.
Sages de la Poésie, 85, 147.
Saighyô (Bonze), 133, 284.
Saigô, 444.
Saikakou, 351-353, 435.
Saionnji (Marquis), 235, 431.
Sakano-oué no Korénori, 108 ; — *Motchiki*, 112.
Samma, 365, 376-380.
Sâmpou, 393.
Sandômo, 232-233 ; 236, 245.
San-Kyô, voir Mitsou-Kagami.
San-Shi, voir Yama-Kaki.
 « **Sanndaïshou** », 112 ; voir « *Kokinshou* », « *Gocennshou* », « *Shonishou* ».
 « **Sanninn-gatawa** », 312-317.
Sannjô (Empereur), 127 ; 225.
Sannjou-rokkacenn, 112.
Sanouki (Dame d'honneur), 135.
 « **Sarashina Nikki** », 152.
Sarougakou, 303.
Saroumarou Dayou, 106, 107, 132, 261.
Satow (Sir Ernest), 2.
Sazanami, 435.
Sédôka, 84 ; 221.
Sei Shônagon, 193-224 ; 117, 125, 152, 186, 203, 207, 246, 279, 345, 435.
 « **Séiyô Jijô** », 431.
 « **Séiyô Kiboun** », 331.
Sémimarou, 113, 192-194, 261.
Semmyô, voir Edits impériaux.
 « **Sennzaïshou** », 112 ; 126, 127, 129, 131-136.
Sensibilité japonaise, 20, 97 ; 136 ; 74, 94, 98, 107, 170-172, 194, 243, 429, etc., et voir Mond no awaré, Nature (Sentiment de la).
Séwa-mono, 407, voir Comédie de mœurs.
Sharébon, 351.
Shibai, 406 ; 326 ; 394.
Shidaikisho, 378.
Shighéno (A.), 413.

- « *Shijouhatchi Kouei* », 377.
Shikô, 389, 392.
 « *Shikwashou* », 112; 119-120, 124, 130, 131.
Shi-Kyô, voir *Yotsou-Kagami*.
Shimo no kou, 83; 234, 382, 390, 403.
Shi-nagon, 122; 101, 125, 128, 191.
 « *Shinn-Kokinshou* », 112, 232; 99, 114-115, 119, 121, 122, 131-136, 233, 245, 286.
 « *Shinn-Sennzaishou* », 349.
 « *Shinntaishi-shô* », 449.
 « *Shinn-tchokoucennshou* », 233; 206, 266.
Shinntoïsme (Influence du), 10, 17, 24, 36, 48; 24-81, 87-89, 109, 140, 143, 159, 160, 161, 184, 206, 227, 235, 240, 245, 261, 270, 272-275, 302-303, 326, 334, 341-350, 417, 451, 452.
Shita-têrou-himé, 140.
Shi-Tennô, 276.
Shôgouns, 13-17; et voir *Minamoto*, *Hôjô* (Régents), *Ashikaga*, *Tokougawa*.
Shôka, 384.
Shokouçannjin, 400, 401-402.
 « *Shokou-Nihonngi* », 33.
Shokoushi (Princesse), 134.
Shônagon, 101; 189, 195, etc.
 « *Shouishou* », 112; 87, 114-117, 121-122, 125.
Shounçoui, 351.
 « *Shoundaï Zatsouwa* », 337-341.
Shounyé (Bonze), 132.
Shounzet, 112, 132, 136, 243, 244.
Shoushiki (Poétesse), 394.
 Six génies (Les), voir *Rokka-cenn*.
 Six sages de la poésie *haïka* (Les), 383, 384-389.
Socci (Bonze), 111.
Sôinn, 383.
Sôkan, 382-383.
Soné no Yôshitada, 118-119.
Sono-Jo (Poétesse), 394; 385.
Sôra, 389, 392, 393.
Sorori, 400-401.
Sôshi, 152, 194; et voir *Impressions* (Livres d').
Souça-no-wo, 140-141; 42-52, 54-56, 184.
Sougawara no Mitchizané, 109, 152, 347, 412.
 « *Soughégaça Nikki* », 345-347.
 « *Soumiyoshi Monogatari* », 164.
Sourouga-maï, 310.
Soutokou (Empereur), 130; 134, 254.
Souwo (Dame d'honneur), 127.
Souzouki, 4.
Syllabaires, voir *Kanâ*.
Symbolisme, 176.
- T
- Tabibito*, 86, 94-96.
Tadaminé, 100, 105-106, 149, 150; 117.
 « *Taïhéiki* », 267-272; 276, 277.
 « *Taïhō-ryô* », 33.
Taira, 12, 127, 237, 238, 239, 241, 250, 267, 274, 446; — *no Kanemori*, 117.
 « *Taira* (Histoire des) », voir *Héiké Monogatari*.
Takatsou (S.), 4.
Takayama Rinnjirô, 446.
Takéda Izoumo, 406, 407, 408, 411-429; 276.
 « *Takétori Monogatari* », 164-169; 191.
 « *Takigoutchi Nyoudô* », 446-448.
 « *Tama-gatsouma* », 345-346.
Tamaï, 302.
Tammba no Tsounénaga, 349.
Tanéhiko, 357-359, 378; 180.
Tannka, 82-83, 140-141; 84, 86, 87, 90, 100, 302, 381, 382, 400, 449, etc.
Taoïsme (Influence du), 277; 275, 285, 295, 338, 339.

Tatchibana no Nagayaçou, voir *Nôinn*.
Tchighetsou-ni (Poétesse), 394.
Tchikamatsou Monzaémon, 406, 411; 276, 394, 414.
Tchiyo (Poétesse), 395-396.
Tchôka, voir *Naga-outa*.
Tchômei, 245-266; 275, 278, 288, 360.
Tchounagon, 101; 226, 238, 281, 355, etc.
 « *Tchoushinngoura* », 412-429; 276, 336, 390, 446.
Téika, 233, 235; 112, 236, 319.
Téishinn Kô, 115, 228.
Téishitsou, 383.
Téttokou, 383.
Tennitchi (Empereur), 78; 251, 275.
 « *Térakoya* », 412.
Théâtre, 302-317, 381, 405-429, 430, 445-448; et voir *Drame lyrique*, *Kabouki*, *Jôrouri*, *Drame historique*, *Comédie de mœurs*, *Danse*, *Chœur*, *Orchestre*, *Acteurs*.
 « *Toça Nikki* », 152-163.
Tôgakou, 311.
Tokougawa, 16-17; 330, 337, 338, 348, 355, 369, 438, 439; et voir *Tokougawa* (Epoque des), *Edo*, *Iéyaçou*.
Tokougawa (Epoque des), 15-17, 318-429; 254, 303, 446, etc.
 « *Tokoushi Yoron* », 330, 333-334.
Tokoutoumi Rokwa, 435-445.
Tôkyô, 70; 172, 239, 440, etc., et voir *Méiji* (Ere de).
Tomii (M.), 319.
Tomonori, 100, 105, 149, 150.
Tonéri (Prince), 35, 195.
Topographies, voir *Foudoki*.
 « *Torikaëbaya Monogatari* », 164.
Tou Fou, 386.

Toyama Maçakazou, 449.
Toyokouni, 377.
Transcription (française du japonais), 6-7; 225.
Trente-six génies (Les), 112.
 « *Trésor des vassaux fidèles* », voir « *Tchoushinngoura* ».
Troisième Avenue (*Ministre de la*), 114.
Trois Miroirs (Les), 228.
Tsoubo-outchi Youzô, 435.
Tsourayouki, 100, 104, 138-151, 152-163; 101, 103, 149, 402.
 « *Tsouré-zouré-gouça* », 275-301; 15, 246.
 « *Tsoutsoumi Tchounagon Monogatari* », 164.

V

« *Variétés des moments d'ennui* », voir « *Tsouré-zouré-gouça* ».
Versification, 82-83; 84, 90, 136, 221, 238, 270, 305, 382, 449, 451, 453, et voir *Naga-outa*, *Tannka*, *Sédôka*, *Imayô-outa*, *Kouçari*, *Hokkou*.
Verts (Livres), 358.
 « *Vingt et un règnes* (Recueil des) », voir « *Nijouitchidai-shou* ».

W

« *Waçôbyôé* », 434.
Wagakousha, 318, 341-350; 85, 200, 381.
 « *Wakan-Rôei-Shou* », 292; 339.
Wani, 141.
 « *Wa Ronngo* », 326.

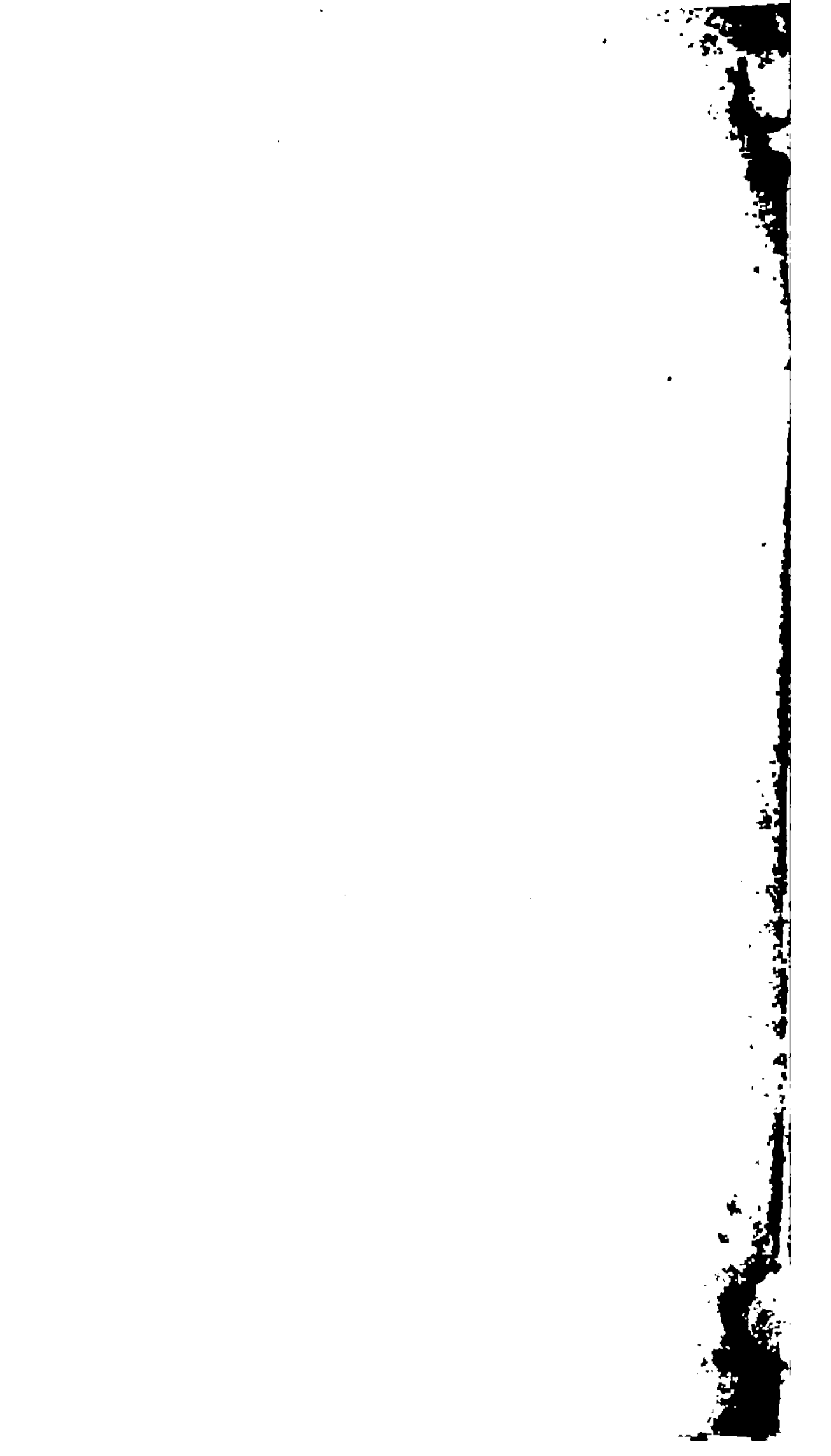
Y

Yaçouhidé, 102, 148; 116.
Yaçoumaro (*Fouto no*), 35.
Yaha, 389, 392.
Yakamoté, 22, 84-22.

- Yamabé no Akahito*, voir *Aka-hito*.
Yamaçaki (N.), 434.
Yama-Kaki (ou *San-Shi*), 86.
Yamanoé no Okoura, voir *Okoura*.
Yamato, 70, 76, 273; 9, 10, 23, 27, 71-72, 173, 274, 347, etc.
« Yamato Monogatari », 164, 173-175; 191.
Yatabé Ryôkitchi, 449.
Yédo, voir *Edo*.
« Yokobouyé no Sôshi », 446.
Yokoï Yayou, 397, 399; 405.
Yôkyokou, 304.
Yomi-hon, 354, 359; voir *Roman épique*.
Yoritomo, 13, 135, 232, 333.
Yoshiminé no Hironobou, voir *Socci*.
Yoshiminé no Mounécada, voir *Hennjô*.
Yotsou-Kagami, 228.
« Youghiri », 408-411.
Yôzei (Empereur), 113, 114.

Z

- « Zokoushouïshou »*, 349.
Zouïhitsou, 194-195; 198, 223-224, 275, 278, 287, et voir *Sôshi*.



Comme au printemps,
Sur les plantes d'eau
Le givre qui le couvrait
Disparaît ! — Mais aussi,
L'amour me traitera-t-il de même ?

Pensant à celle que j'aime,
Je n'ai pu dormir et voici l'aurore.

O coqueau,
Qui ne cesse de chanter !
Que faut-il te faire

C'est ce qui a vie
À la fin doit mourir
Tel est notre lot.

Donc, notre temps en ce monde,
Passons-le gaiement.

— Omoto Nakamechi —

Le temps des cerisiers en fleurs
N'est pas encore passé,
Pourquoi les fleurs ne tombent-elles pas
Maintenant que l'amour de ceux qui les regardent
Est à son plus haut point

Oh ! de la mer d'Ise,
Si les blanches vagues lointaines
Étaient des fleurs,

Pour, à celle que j'ai vue,
L'offrir en une gerbe !

(3^e maki — Prince Aki.)

Tra-ce pour longtemps !

Mais je ne connais pas mon cœur ...

Comme ma noire chevelure,

Ce matin, en désordre,

Ma pensée est anxieuse.

— Senzaihyu VIII, Amour 3.

Depuis le temps qu'ils furent séparés
Le ciel et la terre,
Altier, vénérable..

Solennement isolé,
Le mont Fusi se dresse
Au pays de Suruga;
Quand je songe au regard,
La plaine du ciel,
La lumière même du soleil
Est cachée;
L'éclat de la lune brillante
Est masqué;

Les blancs nuages eux-mêmes
Hésitent dans leur route.

Sans cesse

La neige y tombe.

Je voudrais à jamais chanter,
À jamais glorifier
Le mont Fusi.

Sur la place de Nagao

Je sors pour regarder.

Oh! toute blanche

De blanche neige fraîche tombée

Est la haute cime du Fusi

— uta d'Okakito —

Le ciel est une mer

Où les nuages se dressent comme les flots;

La lune est une barque,

Vers le bosquet d'étoiles

S'avancant à la rame comme pour s'y cacher

Tanka (7^e maki - Kaki no moto Hitomaro

— Poésies corcéennes. —

I
L'adieu est un feu qui nous brûle le cœur
Et les pleurs une pluie qui l'apaise.
J'ai mêlé mon âme avec le vin
Pour que mon amant s'en abreuve ;
Le vin me le gardera fidèle,
Le vin est puissant breuvage.
La lune argentée, le soir et l'aurore
Ne sont plus rien pour moi.
Solitaire et sauvage qui passes sur mon toit,
Si tu vois de ton voyage
Celui que j'aime, le cœur brisé,
Dis lui tendrement de ma part
Que c'est la mort quand nous sommes séparés.

II
Sans la nuit, j'entends l'eau du ruisseau
Qui sanglotait :
« C'est ton amant, disait-elle,
Qui m'a dit de pleurer. »
Ruisseau, je t'en supplie,
Retourne, retourne en arrière
Et va lui dire que je pleure aussi.

III
Comme le soleil couchant
Éclaire l'étang d'une faible lueur,
Je serre ma lique à contre-cœur
Et je cuigne vers le rivage.
Au loin, sur l'éclat des vagues
Is fiers des ondes passent d'un pied léger,
Et les monnettes, repliant leur aile fatiguée,
Tantôt volent, tantôt plourent.
Etalons nos poissons argentés ;
A travers leur ouïe passons un brin de saule,
Allons d'abord au cabaret
Et puis à la maison.

— Chanson du pêcheur —

cette barre ^{de fer} massive,
 se vult l'arracher en fils tellement longs
 qu'ils atteignent le soleil et qu'ils l'accrochent
 Et l'empêchant de se coucher,
 Pour que mes parents,
 Dont les tempes commencent à blanchir,
 Ne puissent plus vieillir en seul jour.
 - Chanson d'un forgeron qui voit son père avancer en âge.

Les Coréens ont une littérature sentencieuse, des proverbes à l'usage de la vie qui dénotent un bon sens moqueur et un esprit ouvert, sans malice, sur le ridicule.

- Les proverbes ne montrent un pays pauvre, obligé de compter :

"Offrir une poire à quelqu'un et mendier le pépère
 en un pays de malheureux."

"Si je colporte du riz il pleut, si je colporte de la farine, le vent souffle
 en un pays où la misère est sordide."

"Quand même la maison serait brûlée de fond en comble
 ce serait encore un bienfait que d'être débarrassé de la peste."

- pour un ambitieux trop pressé :

"Il veut tirer de l'eau chaude du puits."

- pour celui qui fait le mystérieux et l'entend :

"un sourd-muet qui a mangé du miel."

- pour ceux qui gaspillent leurs peines :

"Si vous creusez un puits n'en creusez qu'un."

- pour l'humble posture de la Corée comprimée par ses voisins :

"Quand les baleines combattent, les crevettes ont le dos brisé."

- pour avouer sa découverte :

"Il me dit de monter à l'arbre et puis il le secoue."

- quand le cœur est révolté :

"Même un ver de terre se souvient d'avoir été foulé aux pieds."

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
I. Méthode suivie dans cet ouvrage	2
II. Coup d'œil sur l'histoire de la civilisation japonaise, dans ses rapports avec l'évolution littéraire....	8

I. — PÉRIODE ARCHAÏQUE

(Des origines au début du VIII^e siècle.)

I. LA POÉSIE.....	21
CHANTS PRIMITIFS	21
Exemples des plus anciennes <i>outa</i>	22
II. LA PROSE.....	24
LES NORITO (Rituels du Shinntô).....	24
« RITUEL DE LA GRANDE PURIFICATION	25

II. — SIÈCLE DE NARA

(710-784.)

I. LA PROSE.....	33
A. LES SEMMYÔ (Édits impériaux).....	33
Edit pour l'avènement de l'empereur Mom- mou	33
B. LE « KOJIKI » (« Livre des choses anciennes »).....	34
Livre I ^{er} , récits fondamentaux de la mytholo- gie japonaise : la naissance du monde; Iza- naghi et Izanami; Izanaghi aux Enfers; in- vestiture des trois grandes divinités de la nature; — la déesse du Soleil et le Mâle im- pétueux; mythe de l'éclipse; le monstre de Koshi; — légende d'Oh-kouni-noushi; le lièvre blanc d'Inaba; visite au Pays infé- rieur; abdication d'Oh-kouni-noushi; — des- cente du Fils des dieux; la malédiction du dieu des Montagnes; Ho-déri et Ho-wori le palais du dieu de l'Océan; le premier em-	

pereur. — Extraits du livre II (légende de Yamato-daké, mort de Tchouaï, conquête de la Corée) et du livre III (bonté de Ninnto-kou).....	36
C. LES FOUDOKI (Descriptions de pays).....	78
« IZOU MO FOUDOKI » : le Tirage du pays.....	79
II. LA POÉSIE	82
LE « MANYÔSHOU » (« Recueil d'une myriade de feuilles »)	84
Poèmes des « Cinq grands hommes du <i>Manyô</i> » : Hitomaro, Élégie sur le prince Hinami. — Akahito, Devant le mont Fouji. — Okoura, La misère. — Tabibito, Eloge du saké. — Yakamotchi, Lamentations d'un guerrier envoyé à la frontière	85

III. — ÉPOQUE DE HÉIAN

(794-1186.)

I. LA POÉSIE	100
A. LE « KOKINNSHOU » (« Poésies anciennes et modernes »)	100
Poésies des <i>Rokkacenn</i> (les « Six génies » du ix ^e siècle) : Henniô, Narihira, Yaçouhidé, Kicenn, Ono no Komatchi, Kouronoushi. — Poésies de Tsourayouki et de ses collaborateurs. — Poésies d'auteurs divers.....	101
B. AUTRES ANTHOLOGIES.....	111
Poésies variées (d'empereurs, de hauts dignitaires, de dames d'honneur, de bonzes, etc.).	113
C. LA POÉSIE POPULAIRE (<i>Imayô-outa</i>).....	136
L' <i>Iroha</i>	137
II. LA PROSE.....	138
A. LA CRITIQUE LITTÉRAIRE.....	138
PRÉFACE DU « KOKINNSHOU »	139
B. LES NIKKI (Journaux privés).....	152
LE « TOÇA NIKKI » (« Journal de Toça »), de Tsourayouki	153
C. LES MONOGATARI (Récits).....	164
a. LES ANCIENS CONTES.....	164
« TAKÉTORI MONOGATARI » (« Conte du Cueilleur de bambous »). — La branche de joyaux du mont Hôrai.....	165
« ICÉ MONOGATARI » (« Contes d'Icé »). — Voyage dans l'Est.....	169

« YAMATO MONOGATARI » (« Contes du Yamato »).	
— Le tombeau de la jeune fille d'Ounaï.....	173
b. LE ROMAN DE COUR	175
LE « GHENNI MONOGATARI » (« Roman de Ghenni »), de Mouraçaki Shikibou. — Kiri-tsoubou. Mort de Kiri-tsoubou. La conversation d'une nuit de pluie. Ghenni voit pour la première fois Mouraçaki no Oué.....	175
c. CONTES POPULAIRES	191
LE « KONNIAKOU MONOGATARI » (« Contes d'il y a longtemps »). — Hiromaça visite Sémimarou.	191
D. LES SÔSHI (Livres d'impressions)	194
LE « MAKOURA NO SÔSHI » (« Notes de l'oreiller »), de Sei Shônagon. — Chapitres principaux des quatre premiers livres : l'aurore du printemps ; l'exorciste ; Sei Shônagon confond Narimaça ; tableaux de la vie de cour ; listes de choses désolantes, fatigantes, détestables, palpitantes, égayantes, élégantes, discordantes, inquiétantes, inconciliables, rares, inutiles, mélancoliques, etc.....	195
E. LES RÉCITS HISTORIQUES.....	225
« KIGWA MONOGATARI » (« Récit de splendeur »).	
— Disparition de l'empereur Kwazan.....	225
« OH-KAGAMI » (« le Grand Miroir »). — Préface.	228

IV. — PÉRIODE DE KAMAKOURA

(1186-1332.)

I. LA POÉSIE.....	232
A. RECUEILS OFFICIELS	232
Vers de Sanétomo	233
B. RECUEILS PRIVÉS	233
LE « HYAKOUNINN-ISSHO » (« Cent poésies par cent poètes »)	234
II. LA PROSE.....	237
A. RÉCITS HISTORIQUES	233
« HEIKÉ MONOGATARI » (« Histoire des Taïra »).	
— Mort d'Anntokou.....	238
« GHEMMPEI SÉICOUÏKI » (« Grandeur et décadence des Minamoto et des Taïra »). — Pourquoi Sanémori se teignait les cheveux	241
B. ÉCRITS INTIMES.....	245
LE « HÔJÔKI » (« Livre d'une hutte de dix pieds »), de Kamô Tchômei	245

V. — PÉRIODES DE NAMMBOKOUTCHÔ ET DE MOUROMATCHI

(1332-1392; 1392-1603.)

I. LA PROSE	267
A. OUVRAGES D'HISTOIRE	267
<i>a. RÉCITS HISTORIQUES</i>	267
LE « TAÏHÉIKI » (« Histoire de la Grande Paix »).	
— Le prince Ohtô s'enfuit à Koumano	268
<i>b. HISTOIRE PHILOSOPHIQUE</i>	272
LE « JINNÔ SHÔTÔKI » (« Succession légitime des divins empereurs »). — Le Pays des dieux; le premier Père du peuple.....	272
B. SÔSHI	275
LE « TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA » (« Variétés des mo- ments d'ennui »), de Kennkô Hôshi. — Pre- miers chapitres : sur l'homme, la femme, les enfants, la vie et la mort, l'habitation, etc. Autres passages divers : les plaisirs, la piété, le saké; réflexions, anecdotes, listes de cho- ses, etc.....	275
II. LA POÉSIE	302
LE DRAME LYRIQUE : LES NÔ	302
« HAGOROMO » (« La Robe de plumes »).....	305
LA FARCE : LES KYÔGHENN	311
« SANNINN-GATAWA » (« Les Trois estropiés ») ..	312

VI. — ÉPOQUE DES TOKOUGAWA

(1603-1868.)

I. LA PROSE	318
A. LA PHILOSOPHIE	318
<i>a. LES KANNGAKOUSHA</i> (savants à la chinoise)...	318
1. KAÏBARA EKIEN. — Plaisir de la nature.	319
« ONNA DAÏGAKOU » (« la Grande École des fem- mes »).....	321
2. ARAÏ HAKOUCKI. — Mon grand-père; pre- mières études. — Oé Hiromoto. — La justice d'Itakoura Shighémouné	330
3. MOURÔ KYOUÇÔ. — Un octogénaire plantait. — Le Visage-du-matin.....	336
<i>b. LES WAGAKOUSHA</i> (savants à la japonaise).....	341
1. KAMO MABOUTCHI. — La vieille langue.....	342
2. MOTOORI NORINAGA. — L'étude à la clarté	

de la neige et des lucioles. — Un livre faux. — Départ pour Yoshino.....	344
3. <i>HIRATA ATSOUTANÉ</i> . — Sur l'immortalité que donne la poésie	348
B. LE ROMAN	350
<i>a. LE ROMAN DE MŒURS</i>	351
<i>SAÏKAKOU</i> . — La retraite de la vieille femme .	351
<i>b. LE ROMAN HISTORIQUE, LE ROMAN ROMANESQUE ET LE ROMAN ÉPIQUE</i>	354
1. <i>LES JITSOUROKOU-MONO</i> (Relations authentiques)	354
<i>« ÔOKA MÉIYO SÉIDAN »</i> (« les Glorieux jugements d'Ôoka »). — Entretien nocturne d'Ôoka et du seigneur de Mito.....	354
2. <i>LES KOUÇA-ZÔSHI</i> (Livres de toute sorte). <i>TANÉHIKO</i> . — Mitsou-ouji admire la fleur d'un quartier pauvre.....	357
3. <i>LES YOMI-HON</i> (Livres pour la lecture)....	359
<i>BAKINN</i> . — La rencontre du lynx.....	360
<i>c. LE ROMAN COMIQUE</i>	365
<i>IKKOU</i> . — Aventure de deux bons aveugles et de deux mauvais plaisants	365
<i>SAMMBA</i> . — Le chapitre des domestiques	376
II. LA POÉSIE	381
A. LA POÉSIE LÉGÈRE	381
<i>a. L'ÉPIGRAMME JAPONAISE (haïkaï)</i>	381
Épigrammes des « Six sages » de la poésie <i>haïkaï</i> . — Épigrammes de Bashô. — Épigrammes des « Dix sages » de l'école de Bashô : Kikakou, Rannetsou et autres. — Épigrammes d'auteurs indépendants : Onitsoura. — Derniers épigrammatistes : Tchiyo, Bouçon, etc.....	383
<i>LA PROSE LÉGÈRE (haïboun)</i> . — Eloge du sac (Yokoï Yayou).....	399
<i>b. LA POÉSIE COMIQUE</i>	400
<i>Kyôka</i> (poésies folles) et <i>kyôkou</i> (vers fous)..	400
<i>LA PROSE FOLLE (kyôboun)</i> . — Les Cinq Vertus du Bain public (Sammba).....	404
B. LE THÉÂTRE	405
<i>TCHIKAMATSOU MONNZAÉMON</i> : « <i>YOUGHIRI</i> ». — Misère d'Izaémon	407
<i>TAKÉDA IZOU MO</i> : « <i>TCHOUSEINNGOURA</i> ». — Mort de Kampei.....	411

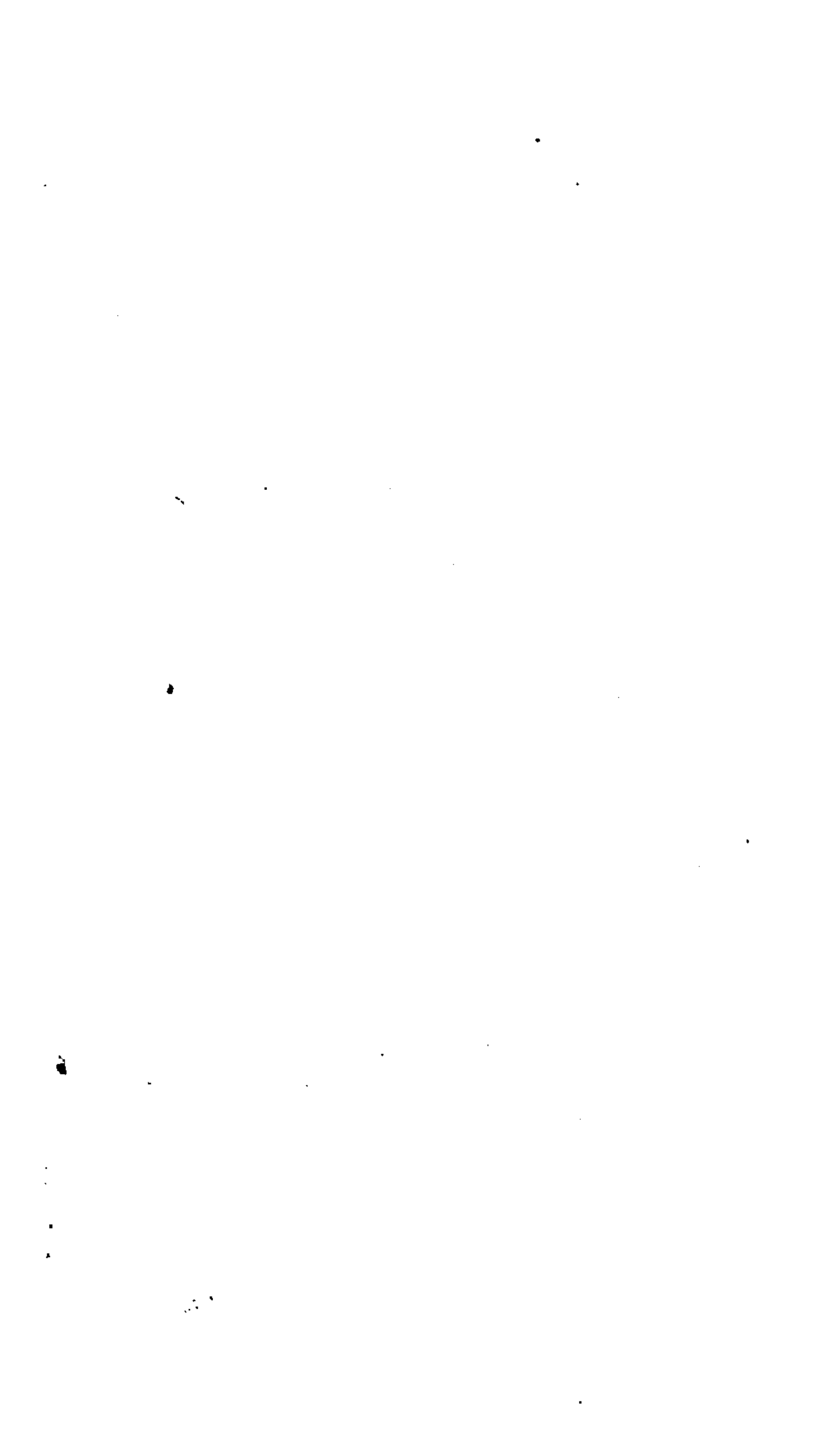
VII. — ÈRE DE MÉJI

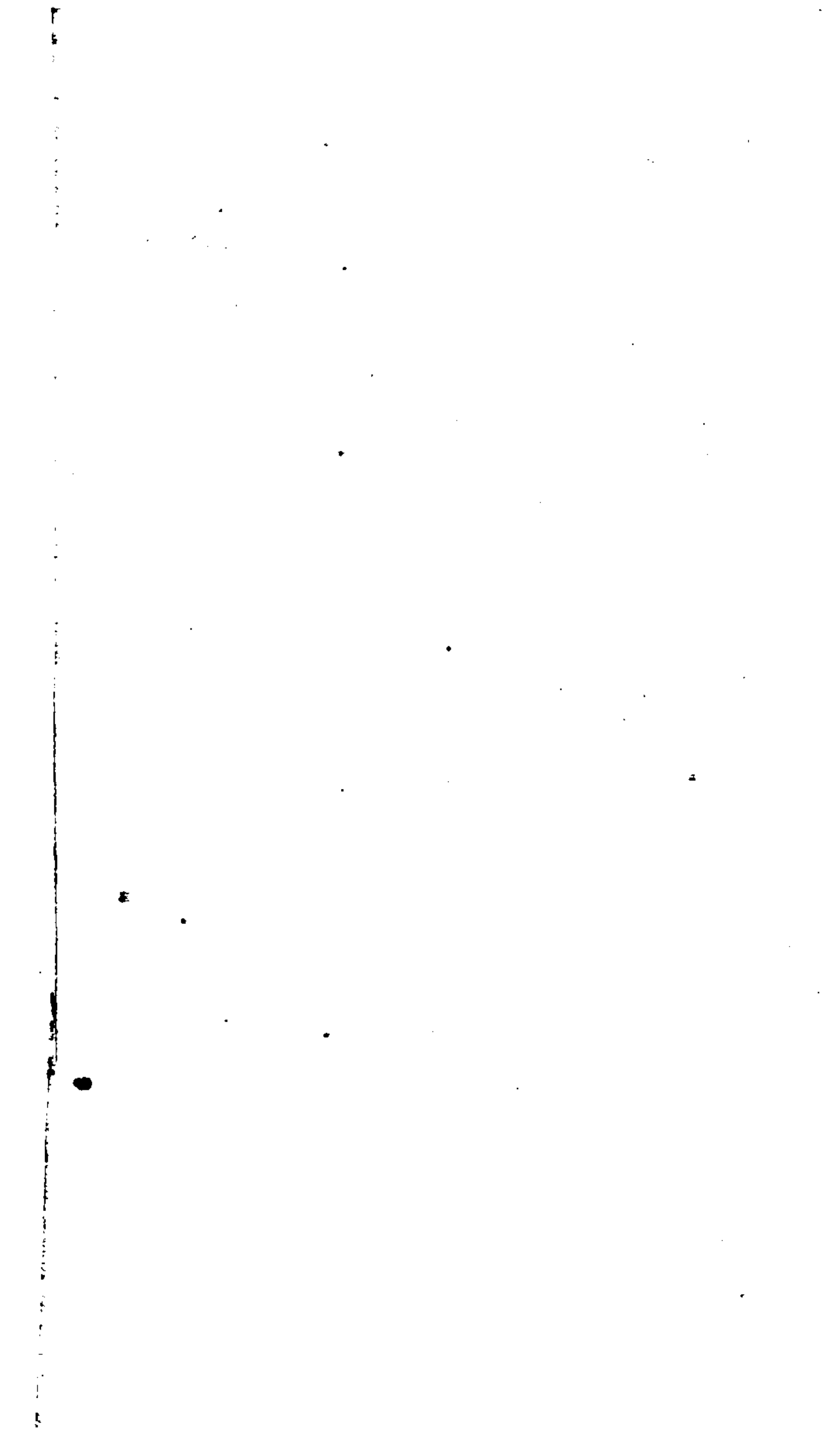
(1868-1912.)

I. LA PROSE	430
A. LA PHILOSOPHIE	430
FOUKOUZAWA. — L'homme dans la nature	431
B. LE ROMAN	434
ROKWA. — Vie d'une Japonaise.....	435
C. LE THÉÂTRE	445
TAKAYAMA. — Takigoutchi repousse Yoko- bouyé.....	446
II. LA POÉSIE	449
Poésies de l'empereur, de l'impératrice, etc.	450
INDEX	455

16795-12-22

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE







COLLECTION PALLAS



- Poètes français du 19^e siècle. — G. PELLISSIER.
Poètes français contemporains. — G. WALCH. 3 vol.
Poètes d'hier et d'aujourd'hui. — G. WALCH.
Chanson française. — P. VIGNAULT.
Poètes du Terroir. — Ad. VAN BEVER. 4 vol.
Anthologie littéraire d'Alsace et de Lorraine. — VAN
Victor Hugo. — Prosé. Poésie. Théâtre. 3 vol.
Alfred de Vigny. — TRÉFÉU.
Alfred de Musset. — P. MORILLOU.
Prosateurs du 19^e siècle. — G. PELLISSIER.
Prosateurs français contemporains. — G. PELLISSIER.
Journalisme. — Paul GINISTY.
Humoristes français contemporains. — P. MALLÉ.
Guy de Maupassant. — P. BERNOT.
Ferdinand Fabre. — M. PELLISSON.
Stendhal. — M. ROUSTAN.
Paul-Louis Courier. — J. GIRAUD.
Chateaubriand. — Mémoires d'outre-tombe. P. GAUTHIER.
Ch. Nodier. — A. CAZES.
Paul Hervieu. — H. GUYOT.
Les Écrivains de la guerre. — A. FAGE.
Pensées et Maximes. — E. CAZES.
Théâtre contemporain. — G. PELLISSIER.
Auteurs comiques des 17^e et 18^e siècles. — H. PARRÉ.
Scribe. — M. CHARLOT.
Humoristes anglais et américains. — M. EPUY.
Littérature japonaise. — M. REVON.
Littérature allemande. — L. ROUSTAN.
Littérature anglaise. — A. KOSZUL. 2 vol.
Littérature roumaine. — JORGA ET GORCEK.
Shakespeare. — R. LEBLANC.
Dickens. — L. CLARETIE.
Rudyard Kipling. — Michel EPUY.
Tolstoï. — Ch. NAVARRE.